

Trimestriel n°1. Printemps 2006. 8 euros

Aux sources de l'Europe

Hyperborée

The background of the cover is a photograph of a river winding through a lush green forest. Sunlight filters through the dense canopy of trees, creating a dappled light effect on the water and foliage. The river flows from the upper left towards the lower right of the frame.

La Quête du Graal
et la Tradition primordiale

L'Homme descend
du singe?
Et si c'était le contraire?

La fin tragique
des Hyperboréens

SOMMAIRE

Editorial

Pierre-Emile Blairon p.3

Origines

La Quête du Graal et la Tradition
primordiale

Paul-Georges Sansonetti p.4

La fin tragique des Hyperboréens

Pierre-Emile Blairon p.12

L'Homme descend du singe ?

Et si c'était le contraire ?

Ludovic Dorant p.21

Décapages : un monde propre qui sent
bon le vrai !!

La danse de Saint Guy et le Mal des
Ardents

Pierre-Emile Blairon p.25

Le dictionnaire encyclopédique du bon
sens p.30

Nouvelles de la Terre

Le meilleur des mondos vinos

Ludovic Dorant p.33

Un danger pour la diversité : les
invasions biologiques

Isabelle Lascaud p.34

Les plantes aiment les hommes

Laurent Winter p.35

La langue des dieux : symbolisme,
runologie, géographie sacrée, ...

Le Pacte des Loups

Alain Colomb p.38

A lire

Pierre Gordon, une œuvre dédiée au
retour du sacré

Hiéronymus p.42

La revue des revues p.44

Le Trésor de la Dame au Cygne blanc

Isabelle Lascaud p.45



Hyperborée
n°1

Hyperborée est une revue trimestrielle
éditée par le CRUSOE, Centre de
Recherches Universitaires Sur les
Origines de l'Europe. Elle paraît au début
de chaque saison. Le CRUSOE est une
association de loi 1901 ; le terme
« universitaires » fait référence à
l'étymologie médiévale du mot qui signifie
« communautaires » ; le CRUSOE n'est
donc pas dépendant d'instances
universitaires enseignantes en France ou à
l'étranger.

Directeur de la publication : Pierre-Emile
Blairon.

Abonnements : (4 n°s) : France : 32 euros.
Dom-Tom, Etranger : 36 euros. Chèques à
l'ordre du CRUSOE, c/o P.E. Blairon
Château de Roquefavour, 13122,
Ventabren.

EDITORIAL

Une île

Le mythe de l'Hyperborée est associé à la couleur blanche, à la glace, au froid ; tout simplement parce que nos lointains ancêtres européens ont dû fuir des contrées actuellement envahies par les glaces ou sous les eaux.

Les autres couleurs de l'Hyperborée sont le rouge de la vie, le vert de la nature, l'or de la richesse, richesse spirituelle qui va se dégrader, à la fin d'un cycle, en richesse matérielle. Car l'Hyperborée, avant d'être blanche, était verte, et l'Irlande la Verte en a conservé un souvenir.

L'une des préoccupations majeures de notre revue est de remettre les idées en place et de redonner aux mots leur sens. Lorsque nous parlons de « mythe », il n'est en aucune façon question d'une lubie, d'une extravagance, de quelque chose qui n'existe pas, sauf dans l'esprit de quelques « poètes », terme qu'on va opposer à l'esprit rationnel des « scientifiques ». Le mythe est au contraire la réalité sur laquelle se fonde la vie des peuples. Les ennemis de la Tradition primordiale s'efforcent depuis des millénaires de gommer cette réalité. Les rites, qui se perpétuent au sein de communautés que les bons esprits vont appeler « primitives » quand elles se fondent encore à leur territoire d'origine, sont la répétition de ces mythes fondateurs ; cette répétition permet ainsi de préserver et de pérenniser l'identité des clans.

L'Hyperborée est donc un mythe, cette réalité intangible, immuable, immobile, au centre d'un monde en perdition. C'est l'Hyperborée qui a apporté sa connaissance à la Terre. Elle fut le premier, et elle sera l'ultime, salut.

Il faut imaginer, et certains ont vu ce spectacle et vécu ce cauchemar, être sur la rive d'une rivière en crue, voir passer les flots boueux et tumultueux qui charrient à une vitesse folle des arbres, des animaux, des symboles de notre société de consommation, automobiles, appareils ménagers, et autres objets hétéroclites qui s'entrechoquent, mais aussi des êtres humains qui tentent désespérément de s'accrocher aux racines que des chênes ou des platanes prévoyants et bienveillants ont laissé glisser vers les flots.

Certains, peu nombreux, réussissent et vont se joindre à ceux qui voient passer sous leurs pieds toute cette horreur.

En vérité, le cauchemar est désormais partout ; il ne passe pas, linéaire comme un fleuve, sous leurs yeux ébahis. Ces rescapés sont en fait sur une île entourée, cernée, par ces flots bouillonnants. Le monde tourne autour d'eux dans cette frénésie morbide ; l'île est le centre du monde, moyeu impassible d'une roue lancée à une vitesse incontrôlée. Ce mouvement s'appelle une révolution. Les plus lucides en rattrapperont. Il faut bien qu'ils soient là pour que le monde reprenne sa course sereine.

Pierre-Emile Blaison

P.S. Bien évidemment, l'antique Hyperborée était une île ; bien évidemment, l'association qui édite « Hyperborée » ne pouvait s'appeler autrement que CRUSOE, Centre de Recherches Universitaires Sur les Origines de l'Europe.

ORIGINES

La Quête du Graal et la Tradition primordiale

C'est à René Guénon que l'on doit la notion de Tradition primordiale. Tout au long d'une œuvre dont on connaît l'étendue et surtout l'importance dans le domaine de l'ésotérisme, notre auteur n'a cessé de montrer que nombre de symboles et de mythes étaient référentiels à un temps et un lieu où la Tradition serait

apparue et se serait déployée à partir de ce qu'il nomme lui-même la manifestation d'un ordre « principal ». Préexistant dans ce qui est antérieur à la création cosmique, cet ordre est constitutif de principes formateurs à l'origine de tout ce qui existe au sein du tangible.

Le Pôle et la doctrine des quatre Âges

Indépendamment de Guénon, l'image qui vient à nous est celle d'une fontaine dont les eaux – les ondes – seraient les forces « principales » et, de la sorte, formatrices des choses et des êtres. Il faudrait alors considérer les symboles comme l'expression de ces forces et voir dans les mythes la structuration d'une histoire en fonction des symboles. Cette image d'ondes jaillissantes se retrouve dans diverses civilisations. Songeons, par exemple, au roi néo-sumérien Goudéa tenant au niveau de son cœur un vase pareil à une fontaine. Plus ancienne que lui et provenant de la cité de Mari, toujours dans cette région, c'est une déesse (ou une prêtresse) qui porte pareillement le même vase et, à l'intérieur de la statue, un système hydraulique permettait aux eaux de jaillir du vase. Bien longtemps auparavant, sculptée durant l'aurignacien, l'opulente déesse à la corne (trouvée à Laussel, Dordogne) figurait sans doute déjà un même concept, ainsi du reste que l'image des quatre fleuves dont la source commune est au centre du Paradis terrestre et, plus tard en Grèce, Ganymède, le signe astrologique du Verseau. Il est bien évident que, dans les récits médiévaux consacrés à la Table ronde, le Graal revêt une signification identique, nous y reviendrons. Autre image, présente dans le monde nordique cette fois, c'est à la fontaine de Mimir (personnification de la mémoire des origines) que le dieu Odinn entend

l'énonciation des runes¹, écriture hautement ésotérique car, précisément, expression des forces principales.



¹ Ce thème de la réception des caractères sacrés par le dieu à la fontaine de Mimir est moins connue que celle de sa pénétration à l'Arbre-Axe du monde. Cf. *Les Religions de l'Europe du Nord*, éditions Fayard-Denoël (Paris, 1973), p. 560, strophe 14 du *Dit de Sigdrifa*.

Plusieurs traditions situent l'origine du savoir au septentrion, voire à l'extrême Nord du monde et, plus précisément, au Pôle. En outre cette localisation est souvent associée à la notion d'Age d'Or et à la supra-humanité peuplant une telle période qui, précisons-le de suite, n'est pas localisable dans le passé ; et ce, d'autant plus que ce que représente cet Age, comme le rappelle Guénon, n'est pas enfoui dans le passé mais occulté à nos yeux. Précisons d'emblée que cette localisation polaire s'accompagne généralement de l'évocation d'une lumière surnaturelle manifestant le divin et, conjointement, même si cela n'est pas ouvertement énoncé, de capacités non humaines inhérentes à ce phénomène. Choisissons quelques exemples dans plusieurs civilisations indo-européennes.

Pour le monde *arya* de l'Inde, le nom de la symbolique montagne suprême, *Meru*, désigne le Pôle. Dans cette géographie visionnaire, aux pieds du mont s'étend l'île Blanche où demeure le *tejas*. Par ce terme il faut entendre une énergie d'essence divine qu'exprime une constellation de mots tels que « flamme », « éclat », « splendeur », « énergie », « force vitale », « puissance agissante », « majesté », « dignité », « autorité », « beauté »², autrement dit l'apanage de l'excellence et du supra-humain se manifestant par ce qu'il est convenu de nommer le « corps de lumière » ou « corps glorieux ». En Iran mazdéen il est question d'un roi originel, Yima, incarnant la perfection qui, après la destruction de son royaume, fit construire quelque part au Nord, le *Var*, citadelle souterraine perpétuellement éclairée par le *Xvarnah*, Lumière de Gloire (équivalent du *tejas*), où, destinées au repeuplement du monde après une Apocalypse, demeurent les semences d'êtres parfaits qui vécurent en des temps primordiaux. Pour les Grecs, il existait la nation hyperboréenne perpétuant l'Age d'Or quelque part à l'extrême Nord du monde. C'est également du septentrion qu'est issue la féérique tribu de Dana venue occuper l'Irlande. Ses chefs, incarnation du panthéon celtique, détiennent quatre objets exprimant leur puissance : le chaudron d'abondance et

d'immortalité, ancêtre du Graal, la lance du dieu Lug, arme évocatrice de l'Axe du monde³, la pierre de souveraineté, équivalent de l'*omphalos* de Delphes⁴, et l'épée qui deviendra la fameuse Escalibor. Par



³ On retrouvera cette arme d'haste dans les récits arthuriens : christianisée en lance de saint Longin, ou Longinus en latin, le centurion qui perça le flanc du Christ, elle n'en conservera pas moins sa signification axiale comme nous allons le voir dans la présente étude.

⁴ Cette pierre qui se fend et crie lorsque le roi légitime d'Irlande pose le pied dessus manifeste un symbolisme complexe. Elle représente tout à la fois le centre du monde et la révélation de la capacité, caractérisant le roi véritable, à outrepasser la densité ; sous entendu le roi légitime se situe hors de la pesanteur inhérente à la matière, dans l'espace de la vibration - comme en témoigne le cri de la pierre - antérieur à la corporéité de ce qui existe au sein du tangible.

² Selon le *Dictionnaire Sanscrit-Français* de N. Stchoupak, L. Nitti et R. Renou ; éditions Adrien-Maisonneuve (Paris, 1972), p. 289.

cette arme se manifeste le pouvoir du « ciel » conférant éclairement et capacité à trancher (c'est à dire à se libérer de tout conditionnement). Ces objets, comme on le voit, sont métaphoriques de possibilités supra-humaines rassemblées par le mot *tejas* qui, notons-le à propos de la lance et de l'épée, signifie aussi « pointe » et « tranchant ».

En ce qui concerne les anciens Germains, la localisation polaire n'est pas clairement précisée. On peu s'en étonner mais il y a sans doute à cela deux raisons possibles. La première pourrait être que les textes consacrés à la religion nordique parvenus jusqu'à nous sont fragmentaires et, à part quelques allusions qu'il convient d'interpréter⁵, ne permettent pas de se faire une idée précise quant à l'existence de données équivalentes à celles de l'Iran ou de la Grèce. La seconde supposerait que tout un corps de doctrine concernant le caractère polaire de la tradition primordiale serait en réalité savamment occulté sous certains aspects du sacré. C'est là une hypothèse que nous faisons notre et que nous tenterons de démontrer dans une prochaine étude. Ajoutons toutefois que dans la mythologie scandinave l'équivalent du *Meru* se nomme *Himinbjorg*, c'est à dire « Mont céleste ». Là demeure Heimdal, le dieu gardien de l'arc-en-ciel. Or, René Guénon fait remarquer que l'arche aux sept couleurs est associée au *Meru*⁶. Dans ces conditions, le « Mont céleste » apparaît comme l'équivalent du *Meru*. Mais surtout Heimdal serait une personnification de l'Axe du monde⁷ dont le symbolisme est évidemment polaire. Ajoutons à cela que, selon un mythe, ce dieu descend parmi les humains pour se faire le créateur des classes de la société. Classes que vont incarner ses trois fils

engendrés par des mortelles. Mais il ne reconnaît pour fils légitime que celui représentant la noblesse⁸. Cette dernière qualification est sensée traduire l'excellence d'une société, autrement dit ce qui, sur un plan idéal, se rapprocherait le plus du monde originel. Le dieu d'*Himinbjorg* enseigne les runes à son fils et l'on devine que cette écriture hautement sacrée contiendrait les plus profond arcanes de la connaissance reconduisant à ce corps glorieux déjà évoqué⁹.

La terre mythique de Thulé

S'il est un nom qui s'impose désormais comme synonyme de Tradition primordiale c'est bien celui de Thulé¹⁰. On sait que ce nom apparaît chez des auteurs grecs et latins¹¹ pour désigner une île ou une terre du septentrion et, la situant dans l'extrême nord, lui associent des termes tels que « lointaine », « brumeuse », « ultime ». Mais quelle en est exactement l'origine ? Françoise Le roux et Charles Guyonvarc'h apportent probablement la réponse¹². Le nom de Thulé serait de provenance celtique car dérivant du mot *tularch* et signifierait essentiellement trois choses. Tout d'abord, le terme désigne une prairie envahie par l'eau, autrement dit une terre très verte. L'image suggère un lieu marqué par la fécondité, l'abondance, donc évocateur de l'Âge d'or. En second, le terme désignerait l'umbon d'un bouclier, c'est à dire

⁵ Ainsi, dans les strophes 2, 3 et 4 du poème intitulé *Premier chant de Helgi*, est-il question de cordes d'or et d'un toron fixés au Nord par des divinités du Destin, les Nornes. Lorsque l'on sait que le mot *bönd* (lien) est l'un des multiples termes pour désigner le Destin, on saisit l'importance de l'image : les Nornes fixent au Nord (au Pôle ?) la destinée supérieure d'un prince. Cf. *Les Religions de l'Europe du Nord*, op. cit., p. 236 et 237.

⁶ Cf. *Le Roi du monde*, Gallimard éditeur (Paris, 1958), p. 63.

⁷ Ainsi que l'a bien vu Régis Boyer dans *La Religion des anciens Scandinaves*, éditions Payot (Paris, 1971), p. 220-221.

⁸ Cf. notre article intitulé *Le thème du foyer original dans la tradition nordique*, revue *Antaios*, n°13 (été 1998) intitulé *Figures et Eveilleurs*.

⁹ Sur le bois, les runes étaient rituellement gravées avec une pointe de fer préalablement rougie au feu ; puis on les enduisait de sang le plus souvent remplacé par de la couleur rouge. Le rougeoiement – auroral – de la pointe joint à la supposée puissance que conférerait le sang (ou l'allusion au sang par le rouge) permet de considérer ces signes ainsi tracés comme équivalents des potentialités du *tejas*.

¹⁰ Tout particulièrement par René Guénon dans *Le Roi du Monde*, Gallimard éditeur (Paris, 1958), chapitre X.

¹¹ Mais, Guénon insiste sur ce point, le nom de Thulé apparaît dans des civilisations fort éloignées de l'Europe, telle que celle des Tolèques : leur capitale étant dénommée Tula. Cf. dans la présente étude la note 33.

¹² Dans un article de la revue *Ogham*.

la bosse métallique centrale de cette arme.

Posé à plat, un bouclier (principalement s'il est circulaire) évoque un territoire que centre et domine une hauteur, montagne ou simple tumulus. Cette image anticipe sur la troisième interprétation du mot *tulach* : il s'agirait d'un lieu élevé¹³ méritant même le qualificatif de « haut-lieu » car voué au sacré. Une hauteur qui, pareillement que pour certains tertres lors de la Samain, s'ouvrent sur ce que les celts dénomment l'« Autre Monde magique ». Un monde parallèle au notre et où demeure le peuple fée de la déesse Dana incarnant l'Âge d'Or. Comme on le voit, le terme de *tulach* devenu Thulé reconduit à l'image de la montagne sacrée et, de la sorte, à la notion de Tradition primordiale. Notons aussi que la localisation polaire du Centre suprême est également présente dans les traditions sémitiques. C'est ainsi que le *Livre d'Hénoch* parle de l'Arbre de vie planté « du côté du Nord, dans un lieu saint »¹⁴. De plus, il est question d'un territoire « entre le nord et l'Occident » désigné comme « le séjour des élus et des justes »¹⁵.

De cet ensemble thématique résulte plusieurs données essentielles. Tout d'abord la localisation boréale sinon polaire de l'état supra-humain. En suite le fait que cet état se manifeste sous l'aspect d'une lumière surnaturelle caractérisant les êtres des temps primordiaux ou ceux qui, par la suite, seront intrinsèquement hors du commun des mortels. Précisons que cette lumière est symboliquement traduite par l'or en tant que substance non soumise aux effets du temps. D'où l'image du mont *Meru* entièrement d'or pur ou le fait que ce métal est associé à l'Olympien personnifiant la perfection, Apollon qui, rappelons-le, gouverne les Hyperboréens. On pourrait aussi mentionner le

fait que *Gayomard*, l'homme originel dans la tradition iranienne, est entièrement d'or ; les autres métaux ne surgiront de son corps qu'après sa chute symbolisant la descente dans les phases involutives du cycle. Ce thème n'est évidemment pas sans rappeler le fameux colosse aux pieds d'argile (mêlée de fer) mais dont la tête est d'or, la poitrine d'argent, le ventre et les cuisses d'airain et les mollets de fer, apparaissant dans le songe de Nabuchodonosor et que le prophète Daniel interprète comme une métaphore évocatrice de quatre principaux royaumes ou, plus exactement, d'une quadripartition de l'Histoire. Ce qui nous amène à la doctrine des quatre Âges commune à l'Inde, l'Iran et la Grèce. Dans ces deux dernières civilisations, chacun des Âges est emblématiquement figuré par un métal. Hésiode nous dit que l'or correspond au premier Âge ; l'argent, hiérarchiquement moins parfait puisqu'il se ternit sous l'effet du temps, au second ; l'airain (remplacé par l'acier chez les Iraniens) au troisième où l'humanité subit une inflation de l'égo véritablement titanique¹⁶. Enfin, symbolisé par le fer, le dernier Âge voit la désagrégation des sociétés ; à moins d'un sursaut permettant, par la pratique de la *dyké* (la justice des Olympiens), de réintégrer l'état originel.

Il convient ici d'ouvrir une parenthèse rappelant que cette doctrine des quatre Âges est présente chez Dante Alighieri puisque, au chant XIV de *L'Inferno*, apparaît une statue colossale composée, comme pour la vision onirique du roi babylonien, de quatre métaux hiérarchiquement étagés. Des rivières vouées à devenir les fleuves infernaux jaillissent de son corps mais point de sa tête. Le symbolisme est

¹³ A rapprocher du mot *turret* qui, en ancien français désignait une colline, une éminence. Cf. *Lexique de l'Ancien Français*, par Frédéric Godefroy, éditions Honoré Champion (Paris, 1978), p. 523.

¹⁴ *Le Livre d'Hénoch*, traduit par François Martin, L. Delaporte, J. Françon, R. Legris, J. Pressoir, éditions Arché (Milan, 1975), p. 66.

¹⁵ *Ibid.*, p. 159. Retenons cette notion de justice qui correspond à la *dyké* souhaitée par Zeus. Notons en passant que le nom grec de la justice personnifiée, Thémis, est à rapprocher de la notion indoue de *Dharma*.

¹⁶ L'airain est un mélange d'étain, métal consacré au dieu de l'autorité, Zeus, et de cuivre dédié à Aphrodite (l'un de ses surnoms, rappelons-le, était Cypris). Personnification de la Beauté, cette dernière n'en incarne pas moins les passions. L'autorité manifestée sous influence des passions ne peut que provoquer de redoutables effets, d'où le caractère titanique des hommes de l'Âge d'airain. Certains s'étonneront que l'étain soit consacré au maître des Olympiens, mais il faut rappeler que ce métal joue le rôle de protecteur contre l'oxydation, autrement dit contre l'action du temps (Chronos). Semblablement, Zeus est le conservateur des valeurs fondatrices, archétypales, depuis l'Olympe, tout comme Vishnou qui réside au mont *Meru*.

clair : hormis le chef qui est d'or et, de la sorte, soustrait aux dégradations du temps, les autres métaux libèrent les flux irriguant le monde infernal, comme pour dire qu'après l'Age d'or les flots du devenir seront inexorablement ceux de la damnation¹⁷.



A la recherche de l'Age originel

Ce thème d'un Age premier synonyme de supra-humanité est une constante du monde indo-européen et au-delà car, à l'évidence, le biblique Paradis terrestre s'en inspire et tant en Chine que dans le monde amérindien on trouve de semblables évocations¹⁸. A partir de là et si l'on admet

¹⁷ Notons encore que cette hiérarchie des métaux est fréquente dans le légendaire celtique irlandais puisqu'il advient que, selon les mérites respectifs de trois héros, on offre une coupe d'or, d'argent ou de bronze. Certes, il n'est plus question d'Âges se succédant mais le principe de l'excellence caractérisant l'Age d'or se manifeste par l'attribution au meilleur de l'objet façonné dans le métal solaire. On sait que ce principe s'est perpétué jusqu'à nos jours avec l'attribution des médailles olympiques. Toutefois, comme dans le légendaire évoqué, le fer est exclu. Mais, pour demeurer dans les récits irlandais, il est question de quatre citadelles que le héros Maelduin découvre sur une île. Chacune est d'un matériau différent : d'or, d'argent, de bronze et de cristal. Là encore le fer est absent. En fait il serait remplacé par le cristal, ce qui peut s'expliquer dans la mesure où cette île est un lieu de féerie et la translucidité – synonyme de pureté – d'un tel minéral symboliserait la rédemption du fer, métal évocateur des affres du dernier Age.

¹⁸ Tout particulièrement en Chine où il est question d'êtres physiologiquement différents dès lors qu'ils possédaient des « os mous », image qu'il faut probablement interpréter comme une ossature flexible, non susceptible de connaître des fractures. La constitution de tels êtres devait refléter une dimension d'ordre spirituel conférant la prééminence non au corps physique mais au Double, l'âme ou corps subtil. Une prééminence empêchant la totale densification du corps de chair.

que, pour les anciens, la notion de Tradition primordiale occupait une place d'autant plus essentielle qu'elle charpentait le principe même de civilisation en constituant la source de ce principe, il faut considérer que toute manifestation du sacré, relevant d'une religion publique ou à mystères (type éleusienne ou mithriaque, en attendant les sociétés initiatiques), se présentera comme une tentative de réintégrer l'Age originel ou pour le moins de retrouver un état intérieur (d'ordre spirituel) proche de cet Age.

Spécifiant ce thème, intervient la notion de quête accompagnée d'épreuves qualifiantes car initiatiques. Ainsi pour le monde grec, voit-on, conduite par Jason, l'expédition des Argonautes conduite se diriger vers le Caucase afin de conquérir la Toison d'or. Cette toison est celle d'un bélier, animal symbolisant la notion de « forme » (thème repris par l'alchimie¹⁹), c'est à dire ce qui possède un fondement archétypal et, en conséquence, une identité nettement marquée. Car, pour les Grecs, comme pour d'autres peuples avant eux et après eux, il ne saurait y avoir d'identité sans une spécificité s'enracinant dans ce qui relève du principiel. Une autre expédition, menée par un seul homme cette fois, énonce encore la nécessité de retrouver l'état que représente l'Age originel.

A vallon, l'île aux pommes d'or

Il s'agit de la conquête des pommes d'or du jardin des Hespérides par Héraclès. On sait que, ouverte en deux (horizontalement), le cœur présente une étoile à cinq branches stylisant la silhouette humaine et les cinq sens limitant ses potentialités à la seule matière. Toutefois, le fait que cette silhouette soit à l'intérieur de l'or symboliserait la possibilité pour certains êtres de demeurer ou de réintégrer l'Age premier. Rappelons en passant que l'image des pommes d'or intervient aussi dans l'histoire d'Atalante

Selon un auteur chinois, le Nord est le lieu originaire des « êtres transcendants » ; cf. Julius Evola, *Révolution contre le monde moderne*, éditions L'Age d'Homme (Paris, 1991), p. 242.

¹⁹ C'est à l'un des premiers grands alchimistes, Zosime de Panapolis, que l'on doit de symboliser le soufre par le gamma minuscule stylisant une tête de bélier.

et d'Hypomène. Mais elle est surtout présente dans la mythologie scandinave où de tels fruits permettent aux divinités, les Ases, de conserver leur jeunesse. Le principe démoniaque, Loki, en subtilisant ces pommes, provoque le vieillissement des Ases et, de la sorte, annonce l'effondrement de l'ordre divin au moment du Ragnarök. Du Sud comme du Nord de l'Europe une même thématique intervient.

Si, dans la *Genèse*, en ouverture de l'*Ancien Testament*, on ne trouve nulle mention de la pomme, comprenons que l'image de ce fruit, définitivement associé à Adam et Eve, a été intentionnellement introduite au Moyen Âge dans l'iconographie du récit biblique pour que resurgisse une certaine symbolique européenne. Car, malgré qu'elle ne soit pas d'or, la pomme (supposée) édénique renvoie, pour qui le perçoit, à tout un ensemble de données en rapport avec la supra-humanité qu'évoquent, nous venons de le voir, divers mythes majeurs. C'est ainsi que, bien plus qu'au Paradis terrestre et à son « fruit défendu », les Celtes d'Irlande songeaient à Emain Ablach, c'est à dire l'« Ile des Pommiers », vers laquelle va naviguer le héros Bran. En ce lieu on ne trouve « Ni chagrin, ni deuil, ni mort, ni maladie, ni faiblesse »²⁰ et Bran et ses compagnons verront venir à leur rencontre « un bel homme illuminant les plaines ». Ce personnage solaire est Manannan fils de Lér, l'un des maîtres de l'« Autre Monde » – sous-entendu, la dimension magique du monde – où demeure le peuple

²⁰ Cf. *L'Épopée irlandaise*, traduction de Georges Dottin, présentation et notes de Jean Markale, éditions Les Presses d'Aujourd'hui (Paris, 1980), p. 38. Toutes les images du récit se rapportant à cette île ne relèvent pas de la simple fantaisie du poète narrateur mais d'une formulation symbolique précise. C'est ainsi qu'on nous dit qu'on y trouve « Des chariots d'or dans la Plaine de la Mer, s'élevant avec le flot vers le soleil » (*ibid.* p. 38). L'or et l'astre diurne étant allusifs à la splendeur de l'Âge originel. Mention est également faite de chariots d'argent et de bronze marquant, avec ceux d'or, la même graduation des métaux que dans d'autres récits. Cf. *supra* les citadelles de métaux différents dans la navigation de Maelduin. Mais, pas plus que ne se dressait une citadelle de fer sur l'île où débarquent Maelduin et ses compagnons, en Emain Ablach aucun chariot de ce même métal n'est mentionné.

féerique de la déesse Dana. Certes, Emain Ablach, tout en évoquant l'Hyperborée des Grecs, appartient à cet Autre Monde et semble une projection du premier domaine du peuple de Dana²¹.

L'image de l'île des Pommiers devait hanter la mémoire de l'Occident puisqu'on la retrouve tout à la fin du monde arthurien, après la destruction de la Table Ronde par les forces du chaos. C'est en effet en Avalon (nom dérivé du latin *Abalus*, « pomme », identique à l'irlandais *Ablach*) qu'Arthur va demeurer, plongé en léthargie avant son réveil à la fin des temps. Retiré d'un monde voué aux affres de la fin de l'Âge de Fer, le roi est mis « en réserve de l'Histoire » et caché en un territoire qu'ombragent des pommiers²².

III, le nombre d'Or de l'Hyperborée

Auparavant, un possible retour en force de la Tradition primordiale semble avoir été préparé par les romans de la Table Ronde. Le nom d'Arthur (ou Artus dans certains récits), dérivant du mot ours (*art* en irlandais), on songe aux deux constellations boréales marquant l'une le Nord (la Grande Ourse) et l'autre le Pôle (la Petite Ourse). Le rôle essentiel d'Arthur sera de « polariser » l'excellence chevaleresque par la fameuse Table dont la forme est synonyme de ciel zodiacal et de totalité. Concepteur de cette

²¹ La couleur blanche est omniprésente dans la description de l'île et, comme le montre Guénon, le blanc est associé à ce qui est primordial. Le fils de Manannan sera lui-même pareil à de l'« argile blanche » (*ibid.* p. 44). Du reste, l'une des îles de ce premier domaine se nommait Findias (« La Blanche »).

²² Comme on le sait, bien d'autres personnages appartenant à l'Histoire ou au légendaire sont semblablement retirés du monde et en attente dans un lieu caché jusqu'à la fin des temps. Ce lieu est généralement situé dans les profondeurs de la terre (caverne, montagne, volcan) ou, parfois, d'un lac : la surface de l'eau est alors assimilée au miroir qu'il faut traverser. Les images du peuple de la déesse Dana, résidant par delà les tertres et sous les lacs, en des royaumes pleins de merveilles, renvoient au thème de l'Agartha. Cf. Ferdinand Ossendowsky, *Bêtes, Hommes et Dieux*, éditions J'ai lu (Paris, 1969), p. 285 et suivantes ; ainsi et surtout que René Guénon, *Le Roi du monde*, op. cit.

assemblée de preux au service d'une royauté polaire, l'enchanteur Merlin apparaît comme le détenteur des clefs de la Tradition primordiale. Dans diverses études, il nous a été donné d'en apporter la preuve littéraire. En effet, son nom latin, Merlinus, tel qu'on le trouve dans l'*Historia regum britannie*²³, contient un nombre éminemment symbolique ; et ce, par le système dénommé guématrie consistant à chiffrer chaque lettre en fonction de sa place dans l'alphabet qui est le notre depuis plus de mille ans ; de A = 1 jusqu'à Z = 26. Le nom de l'enchanteur se lit alors comme suit : M (= 13) + e (= 5) + r (= 18) + l (= 12) + i (= 9) + n (= 14) + u (= 21) + s (= 19) = 111. Or, comme l'a montré René Guénon²⁴, ce nombre représente l'unité dans les trois mondes (celui des corps physiques, celui des corps subtils²⁵ et celui des corps glorieux²⁶) et c'est précisément au Pôle – donc en invariable milieu du monde – que cette unité se réalise. Mais, redisons que si, en un passé fort lointain, le Pôle géographique a été le siège de la manifestation du principe, il n'en fut pas de même par la suite ; d'où, à travers l'Histoire, tous ces centres secondaires qui surgirent afin de rappeler le centre primordial. Delphes, cité d'Apollon hyperboréen, assumait cette fonction²⁷. Ce fut aussi le cas d'Avaricum au

centre de l'hexagone gaulois²⁸, sans oublier Rome de par le symbolisme du sanglier qui surgit au moment où Romulus et Rémus sont reconnus comme chefs²⁹.



Au Moyen Âge, le milieu du monde étant occupé par la Rome papale et surtout Jérusalem, il est bien évident que l'évocation du centre originel ne pouvait qu'être occultée et, donc, clandestine. Julius Evola montre avec pertinence³⁰ que ce concept s'est en quelque sorte immergé dans des domaines apparemment très différents, tels que le mouvement impérial gibelin, l'alchimie ou, comme nous venons de le voir, la littérature arthurienne. Un certain nombre de mes travaux menés depuis plus d'une vingtaine d'années

ramenait l'olympien incarnant le corps de lumière chez le peuple où perdurait l'Âge d'Or.

²³ C'est le géographe grec Strabon qui a noté le premier que le fait que la Gaule s'inscrivait dans un hexagone. N'oublions pas qu'Avaricum était la cité des Bituriges (littéralement, les « Rois du monde »). Cf. aussi la mystérieuse devise gravée sur le tombeau de Jean de Berry, « oursine le temps viendra ». Ce terme singulier, « oursine » étant généralement interprété comme « ours (et) cygne ». Le temps de ce que symbolisent ces deux emblèmes – la Petite Ourse, où brille la Polaire, et le cygne, oiseau d'Apollon hyperboréen – doit revenir. Aux pieds du gisant de Jean de Berry on voit un ourson figurant sans doute la Petite Ourse. Saint Ursin (de *ursus*, l'ours), évangelisateur des Gaules, fut le premier évêque de Bourges. A partir des travaux de Jean Richer on pourrait ajouter Tolède, au centre exact du l'Ibérie antique (Espagne plus Portugal). Cf. sa *Géographie sacrée dans le monde romain*, éditions Guy Trédaniel (Paris, 1985).

²⁹ *Ibid.* En fait il s'agit d'une laie (sinon d'une truie, mais le symbole demeure le même) qui met au monde trente marcassins. Dans le monde indo-européen, le sanglier qui, sur le plan des constellations, semble bien avoir été remplacé par l'ourse, était un emblème de la tradition polaire. Cf. René Guénon, *ibid.*, chapitre intitulé *Le sanglier et l'ourse*. Ajoutons que, par rapport à l'image d'une jambe que constitue la péninsule italienne, Rome occupe la place du genou. Cette partie du corps est astrologiquement en rapport avec le capricorne qui commence au solstice d'hiver. Or c'est précisément au moment du solstice qu'Apollon se rendait en son royaume hyperboréen.

³⁰ Dans *Le mystère du Graal et l'idée impériale Gibeline*, éditions traditionnelles (Paris, 1967).

²³ De Geoffroy de Monmouth, XII^e siècle. Cf. *La Légende Arthurienne, études et documents*, première partie, tome III, par Edmond Faral, éditions Honoré Champion (Paris, 1969), p. 186-189.

²⁴ Dans *Les Symboles fondamentaux de la Science sacrée*, édition Gallimard (Paris, 196), chapitre XV intitulé *Un Hiéroglyphe du Pôle*.

²⁵ Le *ka* (ou Double) de l'Égypte pharaonique, l'*eidolon* des Grecs, la *hamr* ou encore la *fylgia* (littéralement, l'« Accompagnatrice ») des Germains, la *delba* (la « forme ») des Celtes d'Irlande.

²⁶ Ce que l'on pourrait nommer le corps de lumière. C'est ce que représente Apollon dans la tradition grecque, Belenos pour les Celtes, Balder pour les Vikings et, ajouterons-nous, l'« Homme super-lumineux » du professeur Dutheil. Il est intéressant de constater que le Christianisme place la Transfiguration christique au cœur du mois d'août, c'est à dire dans le signe solaire du lion.

²⁷ Comme on le sait Delphes occupait le centre de la Grèce continentale. Là se trouvait l'omphalos marquant symboliquement le milieu du monde. Selon le mythe, Apollon se rendait en Hyperborée à chaque solstice d'hiver : la renaissance du soleil

m'amènent à conclure que le récit fondateur du légendaire du Graal, *Le Roman de Perceval* de Chrétien de Troyes, contient des données précises (mais cryptées) permettant d'identifier le royaume où demeure le vase auguste avec l'*ultima Thulé*. Cette thématique étant développée dans une autre étude, je n'expliciterais ici qu'un point véritablement capital.

Parvenu dans un château inconnu, le jeune Perceval est conduit dans une grande salle à l'architecture éminemment symbolique figurant le milieu du monde³¹ où il assiste à un singulier cortège : en premier se présente un jeune homme tenant verticalement une lance toute blanche dont le fer saigne surnaturellement. Cette arme axiale semble énoncer le pouvoir d'un sang surnaturel indissociable de la notion de centre polaire. Certes, on nous apprend qu'il s'agit de la lance qui, de la main du centurion Longinus perça le flanc du Christ et c'est le sang de ce dernier qui perle de la pointe. Or ce centurion aurait gardé le Golgotha avec son unité composée de cent légionnaires et de dix cavaliers. En ajoutant sa personne au détachement qu'il commandait, cela donne exactement le nombre du Pôle ; et, chose non moins remarquable, la guématrie de son nom révèle aussi ce nombre : $L (= 12) + o (= 15) + n (= 14) + g (= 7) + i (= 9) + n (= 14) + u (= 21) + s (= 19) = 111$. Symbole axial, la lance renvoie à cet officier romain qui, par son rôle et son nom, manifeste l'origine polaire de la *senefiance* du Graal. Il y aurait, certes beaucoup à dire sur les autres composantes du cortège. Tenons nous en à l'image du Graal qui, lors de son apparition, semble se changer en soleil³². Outre que cet objet, en tant que coupe, calice ou vase évoque le cœur et que et organe est astrologiquement en rapport avec le soleil, il suffit d'additionner les guématries respectives des mots Graal (= 39) et soleil (= 72) pour obtenir 111. Ainsi, la scène capitale du récit contient-elle secrètement le nombre synonyme

³¹ Le récit nous apprend que la salle est parfaitement carrée, symbolisant ainsi la Terre, avec en son centre une imposante cheminée flanquée de quatre colonnes d'airain : l'« éclaircissement » de celui parvenu en ces lieux s'effectue *in medio mundi* et, comme le rappelle Guénon, le centre et le Nord se confondent.

³² Cette image reviendra comme un leitmotiv chez les continuateurs de Chrétien de Troyes.

de Tradition primordiale³³. Dans ces conditions, partir en quête du calice de lumière signifie essentiellement entreprendre une remontée périlleuse et passionnée vers la source polaire d'un savoir initiatique révélant la dimension supra-humaine de l'être.

Occultation ne veut pas dire disparition

Nous avons dit que la notion de Tradition primordiale fut occultée à partir de l'avènement du Christianisme. Mais occultation ne veut pas dire disparition. Il semble bien que ce thème fondamental pour la compréhension de ce qui constitue réellement la source de nos civilisations indo-européennes (et au-delà puisque des traces patentes existent dans le monde amérindien et en Extrême-Orient³⁴) soit secrètement présent dans la symbolisme chrétien ; et ce, par une constellation de données référentielles à la figure de l'évangéliste Jean. Au sein de la nouvelle religion, ce dernier aurait représenté tout un courant ésotérique permettant de remonter à ce que Guénon dénomme le « Centre suprême » où demeure la Tradition primordiale. L'une des clefs de ce décryptage a été donnée récemment sur un site Internet consacré à l'étude des nombres et à l'usage parfois symbolique qu'on en fit au cours des siècles. Cette clef concerne le tétramorphe, c'est à dire le symbole, omniprésent dans l'iconographie chrétienne, des quatre évangiles que centre le Christ qui, semblable à un roi, occupe un trône. Il s'agit de la représentation du rédempteur, tel qu'il apparaît au début de

³³ Précisons que les mots Graal et soleil apparaissent ainsi orthographiés dans le *Perceval*. Cf l'édition William Roach, d'après le manuscrit français 12576 de la Bibliothèque Nationale, Droz et Minard éditeurs (Genève-Paris, 1959), vers 134, par exemple, pour le mot soleil et 3220 pour la première mention du mot Graal.

³⁴ Comme l'avait noté Guénon le nom de Tula est présent dans la civilisation toltèque et cela est à mettre en rapport avec les dieux « blancs » transcrivant peut-être des forces principielles issues de l'originelle Thulé. En ce qui concerne l'Extrême-orient, nous savons maintenant qu'à l'aurore de la Chine il y eut un rameau issu de l'Iran, les Thokhariens. Souvenons-nous aussi que, dans la « hiéro-histoire » (selon une formule d'Henry Corbin) iranienne, le royaume de Yima était au Nord du monde.

l'*Apocalypse* de Jean, entouré par les figures emblématiques des évangélistes en même temps que correspondant aux signes astrologiques marquant le milieu des saisons : le taureau de Luc pour la terre printanière ; le lion de Marc dans l'ardeur de l'été ; l'aigle (en lequel il faut voir le scorpion transmué) de Jean sous les cieux d'automne et, enfin, l'ange de Matthieu en place du Verseau dans les blancheurs hivernales. La totalité des chapitres des quatre évangiles est de 89 auxquels s'ajoutent les 22 chapitres de l'*Apocalypse*. Total : 111. Comme les quatre figures évangéliques et zodiacales tournent avec la roue céleste, le rédempteur, au centre, correspond à l'étoile polaire. En rotation autour du Pôle, ces quatre constellations semblent nous préparer à une Révélation (car tel est le sens du mot apocalypse) dont on devine par avance qu'il s'agit du retour de ce qui est véritablement principal.

Lorsque le point le plus bas du cycle involutif sera atteint...

De fait, ainsi que nous l'annoncent diverses traditions – celle de l'Inde, de l'Iran ou encore des Scandinaves, outre le texte de Jean – lorsque le point le plus bas du cycle involutif sera atteint, alors et seulement à ce moment là, les forces constitutives de la Tradition primordiale rétabliront ce qui fut au commencement. Le centre suprême, le Pôle spirituel, rayonnera de nouveau. Ou, pour être plus exact, on assistera à la réapparition de ce que représentait un tel centre, d'abord dans un certain nombre de personnes capable d'intégrer, sans concession aucune à la mentalité moderne, les concepts organisateurs des sociétés d'autrefois, puis le centre lui-même que l'on pourrait définir comme consubstantiel à la source lumineuse : *téjas*, *Xvarnah*, *Esprit Saint* en tant que feu-lumière et, dans le contexte médiéval évoqué, la radiance du Graal³⁵. A rebours d'un monde

³⁵ Cette « flamme vermeille » jaillissant du Graal selon Wauchier De Denain, dans la *Seconde Continuation au Perceval* de Chrétien de Troyes. Lumière désignée comme celle de l'Esprit Saint dans *La Queste del Saint Graal*. Henry Corbin, n'a pas hésité à assimiler le Graal à la Lumière de Gloire, le *Xvarnah* des anciens Iraniens. Cf. le tome II de son imposant ouvrage *En Islam iranien*, éditions Gallimard (Paris, 1971), p. 81 et suivantes.

voué à la dissolution et où l'effarant, pour ne pas dire le monstrueux, le dispute au grotesque, ces êtres anticiperont sur la réapparition du centre polaire. Leur capacité à interioriser mythes et symboles et, selon le souhait d'Hésiode, à éradiquer l'*hybris*, les retirera progressivement du troupeau humain. L'« éclaircissement » de l'intellect par la sagesse du sacré préfigure la réintégration de ce que symbolise le Meru : le sommet spirituel du monde où, dans la lumière du *tejas*, le supra-humain retrouve son visage.

Paul-Georges Sansonetti

Derniers ouvrages parus de P.-G. Sansonetti :
Chevalerie du Graal et Lumière de gloire aux éditions Exèdre
Les Mystères de Matrix aux éditions Exèdre



La fin tragique des Hyperboréens

« Il semble bien que le sanctuaire d'Entremont, avec son culte des têtes coupées auxquelles on impose les mains soit une des plus remarquables localisations de ce type surgi de la nuit des temps.

Alors, Entremont serait-il le Château du Graal près duquel passent, sans l'apercevoir, ceux qui ne sont pas dignes de participer au Festin d'Immortalité ?

En tout cas, dans ces collines provençales qui sentent le thym, le romarin et la lavande, on ne s'attendrait pas à découvrir un lieu sacré hanté par les Celtes. On imagine ceux-ci dans un paysage tourmenté, près d'un océan dont les vagues furieuses engagent une lutte perpétuelle contre les rochers du rivage, sous un ciel bas et lourd parfois brisé par la violence des orages.

Ici, à Entremont, au contraire, le ciel est d'un bleu intense, l'air est doux.

Et pourtant... les Celtes ne sont pas forcément là où on les cherche ».

Jean Markale (Sites et sanctuaires des Celtes, Guy Trédaniel éditeur)

Entremont est l'oppidum celto-ligure sur lequel s'est créé la première ville d'Aix ; les Romains ont détruit cette capitale du peuple Salyen en -124 ; Entremont est alors devenue Aquae Sextiae, du nom du vainqueur, le consul romain Sextius.

Si Entremont était la capitale de ce grand peuple qui étendait son influence sur tout ce qui aujourd'hui est appelé « région PACA » (quelle poésie !), Roquepertuse, près de Ventabren, et tout à côté de Roquefavour, sur la commune de Velaux, en était le sanctuaire initiatique ; c'est là, à Entremont et à Roquepertuse, qu'on a retrouvé la seule

statuaire du monde celte, représentant entre autres des guerriers en position de lotus, ou de « bouddhas ».

Markale fait donc une légère erreur de localisation en parlant d'Entremont comme d'un « sanctuaire » mais il se rattrape largement en devinant l'importance du lieu, du peuple salyen, et de ses œuvres.

Cet extrait de la Bible (ci-dessous en encadré) semble curieusement concerner l'exode, non pas juif,... mais hyperboréen !, car comment traduire autrement : « les extrémités du septentrion » ?

L'exode des Cimbres

Les archéologues ont retrouvé à Windeby, dans une tourbière, le corps momifié d'une jeune fille de 14 ans ; elle tient un rameau de bouleau dans la main.

Pourquoi un rameau de bouleau ? C'est Anne-Laure d'Apremont qui va nous en donner la raison dans son *B.A.-BA de la Tradition nordique* (éd. Pardès) : « dans la tradition nordique, le bouleau apparaît lié à la mort, comme dans certaines ballades écossaises. Cet élément semble logique si l'on considère le bouleau sous son angle chamanique : il traverse tous les mondes, y compris celui de la mort. En outre, cette mort peut incarner simplement la fin d'un état pour la naissance d'un autre ».

On ne sait pas de quoi elle est morte. On sait cependant, en examinant ses os, qu'elle a été atteinte pendant douze hivers de « troubles de croissance ». Qu'est-ce que cela veut dire ?

Qu'il n'y avait pas grand-chose à manger dans le Jütland, à cette époque ; le corps est daté du deuxième siècle avant notre ère.

Le Jütland, c'est de cette contrée que sont issus les Cimbres.

Ironie du sort, ce Jütland, terre du Danemark comprise entre la Mer du Nord et la Mer Baltique, était probablement autrefois le cœur même du riche et verdoyant

pays des Hyperboréens dont descendent les Cimbres.

« Tu partiras de ton pays, des extrémités du septentrion, toi et les peuples nombreux qui sont avec toi, tous montés sur des chevaux, troupe énorme, armée innombrable. » (La Bible, Ezéchiel, prophétie contre Gog, 38-15)



Le peuple de l'ambre

Les Cimbres faisaient commerce d'ambre et de peaux.

L'ambre ! Ce que Platon appelait l'orichalque. Curieux destin que celui de l'ambre ; c'est une résine fossile qu'on récolte encore de nos jours en Allemagne, sur le littoral de la Baltique, où affleure la couche de lignite dont il provient. L'ambre avait beaucoup de prix à l'époque ; la civilisation, c'était le monde romain, fort éloigné du littoral de la Baltique ; les populations qui faisaient commerce de l'ambre étaient des Barbares, des sauvages, selon la pensée dominante de l'époque, c'est-à-dire celle des Romains ; à l'éloignement s'ajoutait donc le danger ; en tout cas, la peur de l'inconnu. Et cela avait un prix. Pas pour les producteurs, mais pour les acheteurs.

Les belles romaines, et, avant elles, les élégantes grecques, se faisaient confectionner dans cette résine jaune, transparente, quelquefois incrustée de fossiles d'insectes, des bijoux de toutes sortes. La mer continue encore à en rejeter des morceaux avec le varech ; de nos jours, on en fait encore des pipes.

Les Grecs appelaient cet ambre jaune « *ēlektron* » ; il avait des propriétés électrostatiques. Voilà donc d'où vient la fée « *électricité* », la lumière... Même si la similitude est essentiellement sémantique, il s'agit là d'un fabuleux raccourci, d'un flamboyant symbole, qui rassemble en un même destin cette matière antique, le plus précieux de l'énergie fossile, de l'or noir, mais jaune comme le soleil, et cette énergie électrique, énergie nouvelle dont notre civilisation actuelle ne saurait se passer. Mais doit-on s'étonner que ce passage de relais se fasse sur le dernier territoire que les Cimbres, descendants du peuple primordial, ont occupé ?

Encore une dernière curiosité, ou coïncidence, à propos de l'ambre. Le mot finlandais *keltos* signifierait-il « *celte* » ? cela semble logique ; il a une autre signification : *keltos* veut dire... ambre ; les Celtes sont « *ceux de l'ambre* »....

Les Cimbres font parler d'eux vers -120 ; leurs relations commerciales avec le monde civilisé étaient bien antérieures ; ils font parler d'eux parce qu'ils quittent leur pays de misère, un pays froid, où les récoltes sont peu abondantes. Sur ses quatorze ans d'existence,

la jeune fille de Windeby n'avait mangé à sa faim que pendant deux années.

Et, pourtant, ce peuple de paysans et de pasteurs, autrefois robuste, volontaire, s'acharnait à subsister dans le dernier réduit où l'avaient confiné les vagues successives des envahisseurs Celtes, qui pourraient n'être que... leurs descendants. Une terre froide, dure, âpre, celle que ne voulaient pas ceux qui, par leur force et le pouvoir du vainqueur, avaient le choix. Comment partager, à plusieurs centaines de milliers d'âmes, les maigres récoltes que produisait cette terre ingrate ?

Et puis, ils furent définitivement vaincus par la force, non celle des hommes, mais celle de la nature qui leur signifiait clairement qu'ils devaient quitter ces rivages inhospitaliers - c'est l'expression qu'emploient habituellement ceux qui viennent *de la mer* en contemplant des côtes inabordables - pour achever leur cycle, leur mission, à l'endroit que le destin leur indiquerait.

Déluge et tsunami

Les Cimbres furent victimes d'un tsunami, un raz-de-marée provoqué par un mouvement des plaques tectoniques.

Les survivants n'avaient plus d'autre alternative que de se rassembler en ce long cortège qui resterait dans la légende comme le plus énorme et effrayant exode qu'ait connu l'histoire de l'humanité.

Les Cimbres vont faire ce que font tous les exilés de tous les pays et de tous les temps : chercher d'autres terres pour uniquement survivre.

Le pays qu'on leur avait imposé n'existait même plus ; ils ne pouvaient plus se retourner. Ils allaient droit vers leur fin, comme tous ces peuples fossiles, ceux que des explorateurs s'étonnent encore de découvrir dans une forêt amazonienne ou indonésienne, condamnés à disparaître parce que leur cycle est terminé.

Il fallut des mois pour enterrer les morts que la mer avait rejetés, et encore de longs mois pour construire, avec les débris de leurs maisons et des arbres déchiquetés par la vague, de lourds chariots. Ils se rassemblèrent par familles, ce qu'il en restait, par villages, par clans et, quand leurs voisins Teutons vinrent les rejoindre, par nations.

Les Cimbres habitaient des villages constitués de longues maisons en bois, une vingtaine par village, lui-même fermé par une palissade et, au-delà, protégé par un fossé et fortifié par un remblai ; le village cimbrique de Borremose qui a été reconstitué abritait 180 âmes.

Les Cimbres ignoraient qu'ils partaient pour un périple de 7000 km qui allait les emmener durant vingt ans sur toutes les routes de l'Europe du Sud-Est, cheminant, au gré des combats, en majeure partie sur ce territoire qui constitue la Gaule devenue romaine depuis peu.

Toutes les routes ? Toutes celles, commerciales ou voies romaines, qui étaient praticables à leurs chariots et à leurs bêtes.

Il faut imaginer ce convoi qui s'ébranle ; sur les lourds chariots tirés par des bœufs, 2, 4 ou 6, selon la charge et l'importance du chariot, sont juchés les femmes, les vieillards, les enfants qui emportent de maigres provisions qui vont se reconstituer en abordant des terres plus riches ; autour des chariots, les hommes, paysans et pasteurs à pied ; les guerriers avancent au pas lent de leurs chevaux, d'autres, les plus nombreux, sont des fantassins qui cheminent sur les flancs du convoi ; les chiens, de ces molosses qui vont entrer dans l'histoire à la bataille de Roquefavour, vont et viennent, rameutant les troupeaux de moutons et de vaches qui suivent les chariots.

« Une interminable caravane avançait. Des centaines de milliers de Cimbres et de Teutons bien armés étaient en marche, trainant dans leur sillage une multitude de femmes et d'enfants. Ils étaient en quête d'une terre capable de nourrir cette multitude. » disait Diodore de Sicile.



Le convoi se grossit peu à peu de tous les clans qui affluent de toutes les parties du Jütland. Marius, sur les hauteurs où il avait établi son camp, affirme qu'il fallut six jours pour voir passer ce convoi de la tête à

l'arrière-garde ; il faisait une trentaine de kilomètres de long.

Les hommes, à cette époque, ne peuvent imaginer de vivre seuls, ou même par famille. Ils sont restés très proches de la nature et donc de l'instinct spécifique, d'espèce, qui caractérise les animaux. L'individualisme est un aspect de la décadence porté par l'homme moderne ; les animaux se rassemblent en une âme-groupe de telle sorte que l'esprit de la communauté, de la horde, de la harde, du troupeau, passe hiérarchiquement avant l'intérêt de l'individu qui n'est qu'une partie dépendante de ce corps communautaire ; l'individu ne peut vivre sans le groupe, le groupe sans l'individu ; c'est l'esprit holiste dont nous avons parlé et qui sera encore évoqué car c'est ce système, au-delà de tous les autres inventés par les hommes, qui régit les relations et les comportements de tout ce qui vit.

C'est encore cet esprit enraciné qui marque le comportement des communautés africaines ou amazoniennes, de tous ces peuples antiques qui, partout sur la planète, ont conservé un sens d'appartenance à une communauté, tribu ou ethnie, sur un sol avec lequel ils font corps. C'est ce qui va caractériser aussi l'esprit celtique qui va se réunir en clans qui resteront célèbres en Ecosse.

Qu'est-ce qu'un peuple sans dieux ?

On ne sait rien des dieux ni des prêtres des Cimbres. En avaient-ils ?

Sûrement. Qu'est-ce qu'un peuple sans dieux ?

Ils avaient un roi, Boiorix, en tout cas le premier dont on entend parler. Boiorix était, vraisemblablement, étant donné la consonance de son nom, le chef des Boiens, l'un des premiers peuples auxquels s'est frottée la coalition germanique et qui, donc, aurait rallié les migrants jusqu'à s'imposer comme leur nouveau chef. Boiorix ne se révélera pas fin stratège, tout simplement parce qu'il n'y avait pas de but militaire à l'exode des Cimbres ; il ne s'agissait pas d'une expédition militaire, mais de la migration de tout un peuple, qui part sur les routes du Sud, désarmé et affamé.

Les Teutons, voisins et cousins des Cimbres, ne s'en distinguent guère ; ils ont laissé à la postérité leur nom, qu'on lance en dérision pour nommer les Allemands, et celui de leur

chef, Teutobodus, qui les commandera lors de l'ultime bataille de Pourrières. Les Cimbres semblent déambuler au hasard des routes, vivant sur les récoltes et les bêtes qui paissent sur les territoires qu'ils traversent et que les paysans n'ont pas pu protéger, ou qu'ils ont laissé en échange de leur vie; on a quelquefois comparé le déplacement des Cimbres à celui des sauterelles qui font tant de ravages dans les savanes africaines.

Les peuples bordant les routes qu'empruntent les Cimbres n'ont aucune envie de s'affronter à une telle masse; d'autant plus que les guerriers Cimbres sont impressionnants, autant que le seront plus tard ceux qui perpétueront la race nordique : les Vikings.

Ils livreront pourtant leur première bataille sans avoir cherché l'affrontement contre les troupes du consul Carbon dans la plaine de Noreia, actuellement Neumark, en Autriche. Carbon, avec ses 40 000 hommes, espérait ramener en Italie une bonne partie de cette population qu'il ne percevait que comme butin. Les Romains n'avaient encore aucune idée de la puissance de cette masse, qui comptait quand même, au sortir des rives de la Baltique, 15 000 cavaliers et 130 000 fantassins; en fait de fantassins, il faudrait plutôt parler de guerriers sans chevaux; ces guerriers à pied n'auront même pas à intervenir et c'est un violent orage qui sauvera les survivants romains qui s'enfuiront vers le Sud. Et qui iront révéler en Italie l'existence de cette redoutable migration.

Désormais, Rome va prendre comme une menace ce peuple qui n'a d'autre intention que de survivre.

Pour prouver sa bonne foi, Boiorix demande même à Rome de lui céder des terres en échange de l'appoint numérique de ses guerriers qui viendraient appuyer les futures expéditions romaines; il se voit opposer un refus catégorique.

En descendant vers le Sud, les Cimbres et les Teutons se renforcent des Ambrons et des Helvètes qui ne se sont pas encore installés en Suisse; ils écrasent l'armée de Silanus en -109 près de Mâcon. 40 000 légionnaires romains disparaissent dans cette bataille.

Les troupes « barbares » se séparent alors; les Helvètes descendent vers Toulouse, les Cimbres, Teutons et Ambrons remontent vers le bassin parisien; ces derniers se heurtent plus au Nord aux Belges qui leur opposent une résistance farouche. Ils redescendent.

Au Sud, les Tigurins, l'une des quatre tribus helvètes, se heurtent à l'armée du consul Longinus qu'elle écrase en -107 avec l'aide des Tectosages à Agen.

Un autre consul, Cépion, quitte Toulouse vers Marseille sous forte escorte: il convoie un trésor fabuleux retiré d'un lac sacré, dans lequel les Tectosages avaient coutume d'y jeter le produit de leurs butins afin de s'attirer les faveurs des dieux. Jean Markale émet l'hypothèse que « ce trésor était constitué par l'or de Delphes ramené par les survivants de l'expédition de Brennus », ce chef gaulois qui avait envahi et pillé la Grèce à la tête d'une armée de 40 000 hommes en 278 av. J.C.

Les tribus gauloises, et les barbares en général, attachaient peu d'importance aux biens matériels; Cépion se fait cependant voler son trésor, soit par des Gaulois, soit par ses propres complices; Cépion est soupçonné par Rome d'avoir détourné le trésor à son propre compte. Certains auteurs envisagent l'hypothèse que cet énorme magot, - on parle de 50 tonnes, voire 100 tonnes d'or - aurait été dérobé par les Cimbres l'année suivante lors de la bataille d'Orange, d'autres supposent que ce trésor aurait été repris par les Tectosages et enfoui dans la région de ... Rennes-le-Château et que ce serait ce même trésor - le fameux « trésor des Mérovingiens - qui aurait permis à l'abbé Saunière de s'enrichir, bien des siècles plus tard et de poser ainsi cette énigme qui occupe tant de chercheurs... de trésors.

En -105, Rome envoie en Provence, à Orange, deux armées de quarante mille hommes chacune pour arrêter la progression des peuples à nouveau coalisés. Les Cimbres sont en effet remontés d'Espagne où ils ont été arrêtés dans leur migration vers le sud par les Ibères, leurs lointains cousins. Les deux armées romaines, commandée l'une par Maximus et l'autre par le même Cépion s'installent de part et d'autre du Rhône, près de l'actuel village de Caderousse (qui a vu aussi, dit-on, les troupes d'Hannibal traverser le Rhône avec leurs éléphants); les deux chefs se détestent et ne peuvent s'entendre pour opposer à l'armée des Barbares une résistance commune. Les Cimbres, Teutons et Ambrons ne s'embarrassant pas, comme d'habitude, d'une tactique très étudiée, balayent les deux armées par la seule force de leur masse énorme, les Romains n'ayant pas eu le temps de prendre quelque position que ce soit.

Les Romains sont massacrés, il reste peu de survivants, suffisamment pour que quelques-uns puissent avertir Rome du désastre.

La Bataille des Dieux

Cette fois, Rome va prendre enfin des mesures en rapport avec l'importance du problème. Comme c'est souvent le cas, on fait appel à un homme dont la réputation n'est plus à faire et qui peut apparaître comme l'homme providentiel, le « sauveur » de la patrie en danger.

Marius revient d'Afrique où il a battu Jugurtha ; il est dépêché en hâte avec 35 000 hommes en Provence. Mais Marius choisit de progresser par la terre, afin d'endurcir ses hommes.

Marius installe son camp à Glanum, à Saint-Rémy-de-Provence. Le général romain attendra deux ans l'ennemi ; il en profitera pour faire creuser les « Fosses mariennes », un chenal qui permet de ravitailler son camp par la mer ; c'est de ce travail gigantesque que Fos-sur-Mer tirera son nom, dit-on, mais il est plus probable que le nom de la ville soit antérieur à ces travaux et vienne du grec : Feu. En tout cas, des travaux, il n'en reste aujourd'hui que cette similitude phonétique.



C'est en octobre -102 que l'ennemi arrive. Il passe devant le camp de Marius à Glanum sans que ce dernier réagisse. Les Cimbres s'en étonnent à peine ; ils ne recherchent pas le conflit, c'est une constante de leur attitude à l'égard des Romains, et ils peuvent légitimement penser que les Romains vont se contenter de les observer ; des précédents fâcheux pour les Romains peuvent accréditer le bien-fondé de cette analyse.

Cependant, la coalition germanique a un but : l'Italie. Ce qui ne peut pas plaire aux Romains. Les Romains ont donc un plan : arrêter la coalition.

Les « barbares » ont bien évidemment envoyé des éclaireurs pour ouvrir leur chemin ; à partir de Saint-Rémy, deux routes se présentent ; une seule est praticable à cette immense masse migrante, à ses bêtes et à ses chariots ;

On parle maintenant de 300 000 guerriers et d'autant de femmes et d'enfants : ils passent par Orgon, Sénas, la plaine d'Alleins et Vernégues

(qui fera l'objet d'un fameux quatrain de Nostradamus :

III-99 : Aux champs herbeux d'Alein & du Varneigne,

Du mont Lebron (Luberon) proche de la Durance,

Camps de deux parts conflict sera si aigre, Mesopotamie defaillira en la France.)

puis Lambesc, St Cannat, vont rejoindre ce qui deviendra la via Aurelia aux Quatre Termes, et contourner Aix par Eguilles, Ventabren et Les Milles.

Marius, avec ses troupes, suit les coalisés jusqu'à Orgon, coupe ensuite par Eyguières, Grans, La Fare les Oliviers et s'engage enfin dans la vallée de l'Arc jusqu'à Roquefavour.

Il lui aura fallu trois jours à partir de Glanum pour arriver dans le défilé de Roquefavour que ne pouvaient emprunter les Nordiques, trop chargés. C'était la deuxième route.

A Roquefavour, en haut de ce qui est maintenant l'aqueduc, à gauche en venant de La Fare, il installe son camp qui s'appelle toujours le « Camp des Romains » ou « Camp Marius ». Sur sa gauche, au nord-ouest : Ventabren ; au nord-est : Eguilles ; en face de lui, à l'est : Aix ; au sud-est : la route d'Italie.

Il y a certes des restes de fondations à cet endroit exact où Marius a installé son camp, mais ça n'était qu'un camp provisoire et les vestiges, encore bien dessinés, sont en pierre. En fait, il y a une confusion entre le Camp Romain et l'Oppidum de Roquefavour qui lui est postérieur et dont l'archéologue J.P.Musso nous dit : « Etabli sur une plate-forme rocheuse du tertiaire moyen (tertiaire), l'oppidum de Roquefavour occupe à 181 m d'altitude un vaste plateau de 6 hectares ; la situation privilégiée de cette guette permettait de contrôler un étroit passage mettant en relation la basse vallée de l'Arc et l'étang de Berre... Cette position lui permet également de contrôler la rivière de l'Arc ainsi que de

surveiller la voie antique qui la longeait », c'est-à-dire la route qu'a empruntée Marius pour accéder à ce plateau qui portera son nom, mais l'archéologue date la création de l'oppidum de -70 à -50. Ce sont en fait des résidus de populations celto-ligures, repoussées par les Massaliotes et les Romains, qui se sont réfugiées là, bien après la fameuse bataille.

Et c'est vrai que, si on vient actuellement admirer la vue sur la plaine et la Sainte-Victoire à partir de ce plateau et reconnaître les vestiges celto-ligures, Marius avait à l'époque d'autres préoccupations et le site réunit toutes les conditions de sûreté et de visibilité dont il ne pouvait mieux rêver. C'est donc très sereinement qu'il prépare ses troupes, attendant le relâchement de la vigilance de ses ennemis, ce qui ne manquera pas de se produire.



Pendant ce temps, les premiers coalisés arrivent et se rassemblent dans la grande plaine qui s'étend entre Ventabren et Eguilles ; il y aurait là les restes d'un temple mégalithique ; un cercle de pierres levées ; il est vraisemblable que ces pierres étaient déjà à terre, il y a 2100 ans ; il aurait été définitivement détruit par la construction du TGV, en 1995. Il aurait été érigé 4000 ans plus tôt lorsque les derniers représentants des peuples du mégalithe se rassemblèrent autour du Cercle magique. Les Cimbres ne savent peut-être pas que ce sont leurs ancêtres qui ont dressé ces pierres monumentales ; ils ne savent pas non plus que c'est là que va s'achever leur vie et leur cycle de peuple primordial. Ce scandale de la destruction de ce haut-lieu du mégalithisme a été révélé par Bernard Falque de Bezaure qui donne dans son ouvrage : *les Templiers des Bouches-du-Rhône*, photos et croquis de ce temple comparable à celui de Stonehenge et qui occupait un hectare.

Les Nordiques se répandent ensuite dans la vallée de l'Arc passant ainsi sous les yeux des légions romaines ; ils sont même à portée de voix ; les Cimbres apostrophent les légionnaires à l'italienne, en lançant des *lazzi* :

« Oh, légionnaire, tu as un message pour ta

femme, à Rome ? » et poursuivent leur chemin vers la route d'Italie ; les légions ne bougent toujours pas ; lorsque l'arrière-garde constituée par les Ambrons arrive deux jours plus tard, les Cimbres et les Teutons sont en train d'avancer vers l'est, cheminant au pied de la montagne Sainte-Victoire.

Les Ambrons savent que leurs prédécesseurs sont passés sans encombre devant les légions de Marius, qui avaient mille fois la possibilité de les attaquer ; dès lors, les Ambrons ne doutent plus que les Romains n'ont pas du tout l'intention d'arrêter la migration ou, tout au moins, pas dans l'immédiat et pas à cet endroit. Ils savent quand même que Rome n'a pas dépêché le célèbre général romain pour regarder passer sans agir les futurs envahisseurs de l'Italie. Marius a, c'est sûr, d'autres projets, une stratégie qui leur échappe. Peu importe ; le chef des Ambrons en discutera plus tard avec ses homologues Cimbres et Teutons ; pour l'instant, il faut profiter de cette aubaine, ou de ce répit. Il se trouve que le fleuve Coenus longe leur route. Coenus est le nom latin de l'Arc. Un fleuve, l'Arc ? Il fait au maximum de son épanchement 30 m d'une berge à l'autre ! Oui, mais l'Arc, qui fait 85 km de long, prend sa source près de Saint-Maximin et se jette dans l'étang de Berre, qui est un étang d'eau salée, le plus grand d'Europe (14 000 hectares) ; et une rivière qui se jette dans la mer est un fleuve. Pour dire vrai, l'Etang de Berre, dont nous aurons à reparler, n'a pas toujours été un lac salé.

À l'origine, l'étang de Berre est une dépression creusée par les rivières. Le réchauffement de la planète, il y a 10 000 ans, a entraîné la fonte des glaces et la remontée du niveau de la Méditerranée. L'étang de Berre a alors été envahi par l'eau de mer. Ce qu'avait prévu Marius arrive donc ; les Ambrons, sachant les Romains à quelques centaines de mètres, et même moins, n'hésitent cependant pas à se détendre et à prendre un peu de bon temps. Le mois d'octobre recèle en Provence des journées magnifiques, bien souvent aussi chaudes qu'en plein été ; et puis, on peut supposer que des Danois, qui plus est de robustes guerriers, ne craignent pas un bain frais dans une rivière provençale ; c'est ce qu'ils font ; les Ambrons passent leur journée à s'ébattre et à faire la sieste, adoptant rapidement les coutumes du pays.

En haut, les légionnaires sont en train de

bouillir mais pas seulement d'impatience ; l'eau leur manque.

« Si vous voulez de l'eau, leur dit Marius, leur montrant les Ambrons occupés à jouer dans le Coenus, vous pouvez aller en chercher ! » C'était une boutade et les soldats prirent cette phrase comme telle ; Marius n'allait pas décider de l'heure de la bataille sur un coup de tête ; mais peut-être voulait-il tester la réaction des Ambrons ; maintes fois, les Germains n'avaient pas attaqué d'eux-mêmes les premiers ; en tout cas, la phrase de Marius laissait la porte ouverte à des initiatives individuelles. Les légionnaires envoyèrent leurs valets chercher de l'eau.

Mais les valets, armés, surprirent ainsi quelques ennemis et les tuèrent d'emblée.

Derechef, les guerriers ambrons, voyant la scène, accoururent venger leurs frères ; ce qui déclencha chez les légionnaires une réaction incontrôlée et ils ne purent se retenir de se porter au secours de leurs valets.

Marius, pragmatique, prit alors la décision qui s'imposait : il déclencha la bataille ; mais cette réaction qu'on pouvait croire impulsive entraînait dans le plan de Marius : remonter la colonne ennemie le long de la vallée de l'Arc, ce qui ne permettait pas aux Nordiques comme ils l'avaient toujours fait auparavant de profiter de leur masse pour écraser les Romains à la façon d'un rouleau compresseur.

Les Ambrons se rassemblèrent rapidement, faisant face aux cohortes romaines qui progressaient en ordre impeccable, sans se soucier des cris de guerre des Ambrons qui avançaient à leur rencontre en frappant de leurs épées sur leurs boucliers et en scandant leur cri : Ambra ! Ambra !

La légion avança très vite jusqu'à la tête de la colonne qui fut exterminée à Pourrières.

Il y eut une petite controverse à propos de l'emplacement de la bataille, chacun s'ingéniant à trouver de bonnes raisons pour que sa thèse soit la bonne ; l'historien Edouard Baratier met tout le monde d'accord ; il n'y eut bien sûr pas un lieu de bataille ; s'agissant d'une bataille qui impliquait des centaines de milliers de combattants, le champ de bataille qui s'étirait sur plus de trente kilomètres de longueur englobait tous les lieux qui avaient été pressentis par les historiens locaux pour être le lieu de la plus grande bataille de l'histoire.



« L'emplacement de la fameuse bataille qui vit l'écrasement des Teutons et des Ambrons, a fait l'objet de nombreuses discussions. La thèse, longtemps en vigueur, qui la situe à Pourrières, doit être abandonnée : le nom de ce village ne provient pas de putridi (campi) – champs engraisés par les cadavres barbares – mais des cultures de poireaux (porri)... La bataille est placée par Camille Jullian sur les pentes du Montaignet au sud d'Aix, d'autres l'ont située près des Milles ou à Roquefavour. » (Roquefavour est limitrophe des Milles, village qui, lui-même, est limitrophe du Montaignet. NDLA et CQFD)

Un érudit local, A. Materne a écrit un opuscule sur l'histoire de Ventabren : « Sur la trace des seigneurs de Ventabren ». Le petit ouvrage n'est pas daté mais il a été écrit au moins dans les années 50, puisqu'un plan présenté, établi par le musée Borély de Marseille, est daté de 1952.

M. Materne s'est déplacé sur les lieux ; ce qui est loin d'être le cas de tous ceux qui se sont avisés de parler de l'emplacement de la bataille. Voici ce qu'il écrit :

« Ce matin, nous sommes allés visiter le Castellum de Marius. Il est situé à l'extrémité du plateau qui domine l'aqueduc de Roquefavour.

Nous empruntons le chemin tracé par la société des Eaux du Canal de Marseille et nous voici devant les fortifications romaines. Un mur en pierres sèches, long de 600 m, protège le côté nord du camp, les autres côtés ayant une défense naturelle : les falaises. Une douve de 4 m de large et de 2,50 m de profondeur protégeait l'accès des palissades en bois.

Nous avons pu retrouver l'emplacement des trois tours d'observation.

Ensuite, nous pénétrons dans le camp. Il est vaste puisqu'il contenait deux légions, c'est-à-dire 12 000 hommes.

Nous pouvons voir malgré les broussailles l'emplacement des tentes. Emplacement délimité par un rectangle de pierres. Deux routes se coupant à angle droit traversaient le camp. Avant les incendies de forêt, on pouvait



trouver dans la terre des bris de poteries, des pièces de monnaies et des morceaux d'armes. Arrivés au bord de la falaise qui surplombe l'Arc, nous pouvons voir 60 m plus bas le plan d'Aillanne où eut lieu la bataille contre les barbares. Les objets trouvés dans la terre, fers de lance, casques, ossements sont exposés au musée Granet à Aix-en-Provence.

Le Coenus (l'Arc) coule toujours, rougi non pas du sang des barbares, mais de celui des usines. (ce n'est plus le cas non plus, en ce début de 21^{ème} siècle ; l'eau est à peu près propre, sinon limpide, ndla).

A l'ouest du camp, en contrebas, un deuxième camp apparaît. C'était sûrement le campement des mercenaires et des alliés. Nous avons pu observer l'emplacement d'un grand campement, atelier ou dépôt d'armes.

En repartant, nous avons suivi un petit chemin envahi par les broussailles. Il nous a mené derrière la ferme de Monsieur Folguino. Ce chemin a été tracé par les armées de Marius pour accéder au camp. Il se nomme le chemin de Rigouès. »

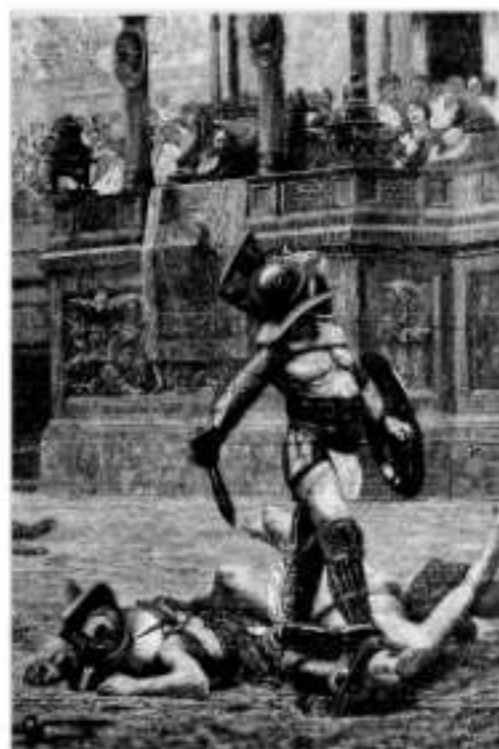
Evidemment, on peut dire que tout le monde a raison ; la bataille a commencé à Roquefavour et s'est poursuivie par la vallée de l'Arc jusqu'à Pourrières en passant par les Milles et le Montaiguët.

D'ailleurs, symboliquement, et rituellement, le nom de Pourrières, avec une étymologie se référant à la pourriture, pourrait révéler quand même quelque pertinence ; l'historien des religions, Mircea Eliade, fait remarquer qu'« un crime est un sacrilège qui peut avoir des suites très graves à tous les niveaux de la vie, par le simple fait que le sang versé « empoisonne » la terre. » (Traité d'histoire des religions)

Mais Pourrières n'est que la fin de ce bain de sang et, à vrai dire, les lieux sur la terre qui ne sont pas, ou n'ont jamais été, baignés par le sang criminel, sont rares.

Tout au long du cours d'eau, ce fut une vision d'apocalypse ; les flots de la rivière étaient rouges du sang des victimes ; les légionnaires ne firent aucun quartier et passèrent au fil de l'épée tous les êtres vivants à leur portée. Des légendes se sont greffées sur cette bataille et concernent la sauvagerie avec laquelle les deux camps se sont affrontés. On a évoqué le courage de ces femmes cimbres n'hésitant pas à prendre les armes pour frapper non seulement sur les légionnaires mais aussi sur leurs maris quand ils reculaient ; on imagine la scène où ces femmes et ces enfants, du haut de

leurs chariots, se battaient avec l'énergie du désespoir pendant que leurs chiens, de superbes molosses qui se sont rendus célèbres dans les annales canines, montant la garde autour des chariots, se jetaient à la gorge des soldats romains qui les coupaient en morceaux à coups d'épée ; l'historien Luc Poussel nous dit que « les soldats de Marius s'étaient distingués autant pour leurs exploits au combat que pour leurs abus et leurs sévices à l'encontre des prisonnières, le soir de la victoire... beaucoup d'entre elles, ayant subi des sévices terribles sous les yeux de leurs enfants, tuent leur progéniture et se donnent la mort. Luc Poussel, pour présenter son ouvrage, Pourrières, tombeau des Teutons, fait remarquer qu'on parla laconiquement de cette bataille mais qu'elle constitue pourtant à ce jour la bataille la plus courte et la plus sanginaire livrée sur le sol de France. En l'occurrence, on ne peut pas parler d'une bataille uniquement entre guerriers ennemis mais de la tentative d'extermination d'un peuple, d'une volonté de génocide. Il était resté quelques Cimbres, quand même, à s'accrocher encore aux côtes de la Baltique, d'autres encore pour se faire décimer par le même Marius à Verceil l'année suivant la bataille de Roquefavour, et les derniers survivants pour servir d'esclaves aux Romains, les chiffres qui estiment le nombre de prisonniers s'étalant de 100 000 à 300 000 !



Les auteurs latins ont présenté les Cimbres, Teutons et Ambrons comme des barbares, des êtres frustes habillés (quand ils sont habillés) de peaux de bêtes, s'exprimant par borborygmes, ressemblant à - et se comportant comme - des animaux.

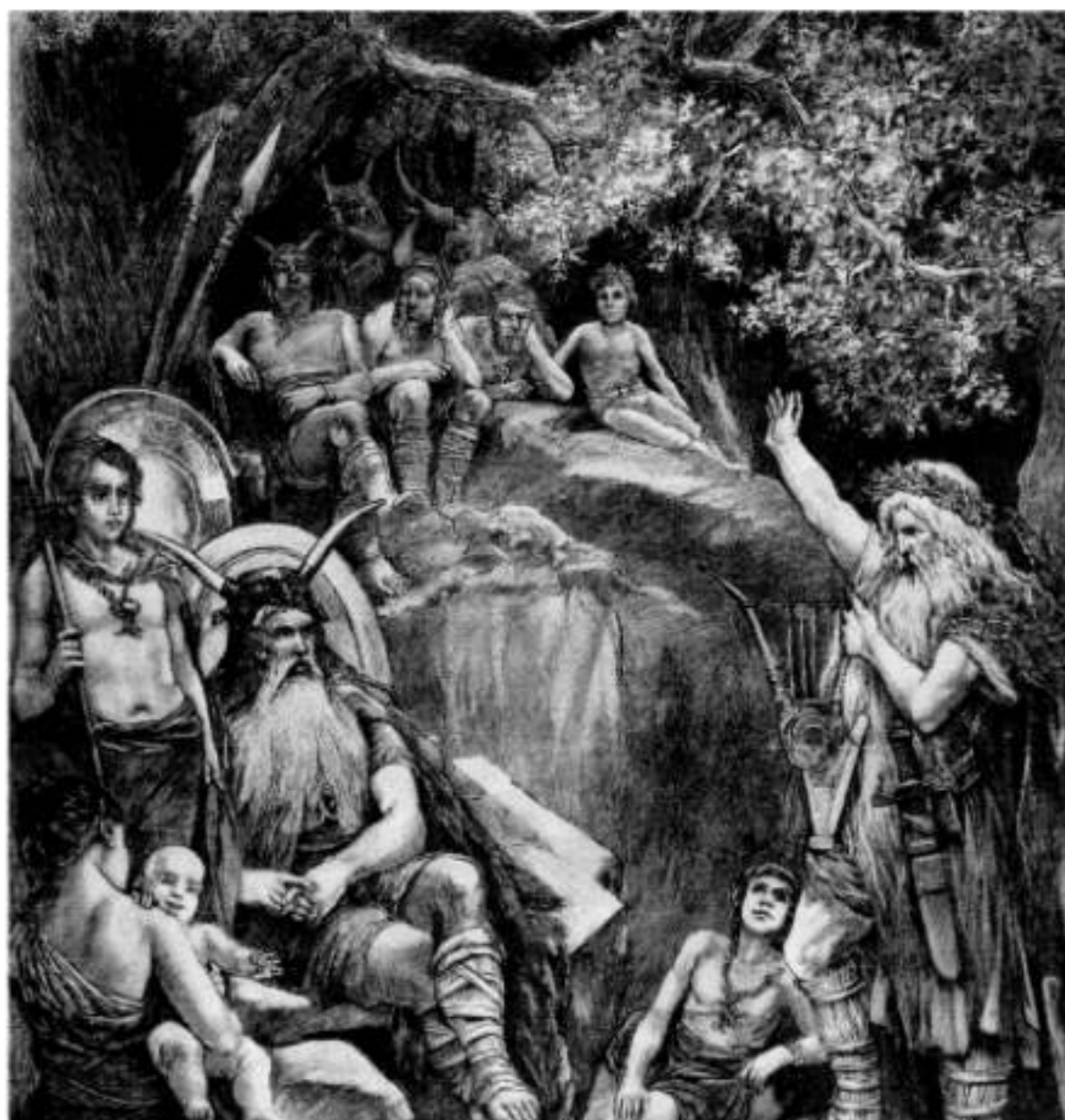
C'est une expression latine, justement : *Vae victis* ; elle veut dire : malheur aux vaincus. Cela ne veut pas dire seulement que les peuples vaincus seront massacrés, réduits en esclavage, les femmes violées... Cela veut dire aussi que la vérité sera occultée pour complaire uniquement aux vainqueurs ; évidemment puisque la « vérité » est dite par les vainqueurs.

Savez-vous où l'on a trouvé l'un des plus beaux bijoux de l'art celte, le fameux « chaudron de Gundestrup » ? Il fut découvert dans une tourbière, un marais, du Jütland. Savez-vous quelle est sa datation ? Entre le 2^{ème} et le 1^{er} siècle avant J.C. Il est peut-être l'œuvre de ces barbares de Cimbres...

D'ailleurs, Markale, qui a fait sur le sujet, - l'origine des Cimbres - un travail de recherche remarquable, cite Strabon qui évoque l'épisode plus tardif d'une ambassade cimbrique offrant à Auguste en signe de paix « ce qu'ils avaient de plus cher et de plus précieux, c'est-à-dire leur chaudron sacré. »

Pierre-Emile Blairon

Ce texte qui raconte la bataille qui a vu l'extermination des Cimbres sera suivi d'une deuxième partie dans le n° 2 d'Hyperborée, qui nous dira quelle est l'origine de ce peuple, et pourquoi nous appelons les Cimbres les « derniers Hyperboréens ». L'ensemble de ces deux textes est tiré du livre « Le Trésor de la Dame au blanc Cygne », à paraître aux Editions Exède.



origines
***L'Homme descend du singe...
Et si c'était le contraire ?***



Toute une nouvelle génération de scientifiques, qu'ils soient archéologues, paléontologues, ethnologues, anthropologues, zoologistes, ... propose une théorie qui réfute l'évolutionnisme darwinien.....

C'est la lecture d'une conférence de Rudolf Steiner qui avait instillé le doute. Il disait sans détour que nos scientifiques, ayant établi comme un dogme la thèse évolutionniste de Darwin, faisaient fausse route ; ce n'est pas l'Homme qui descend du singe, mais le singe qui descend de l'Homme. Le singe serait-il un rameau humain ayant régressé ? Pas tout à fait : la théorie dite de la « bipédie initiale » avance que le singe serait un rameau divergent d'une espèce humaine primaire (et non pas « primitive »).

Julius Evola établit un axiome : « *Le supérieur ne dérive pas de l'inférieur... L'homme simiesque ne correspond à un rameau humain bien particulier, en grande partie déjà en voie de disparition, que par ceux de ses éléments qui se sont incorporés à d'autres races humaines supérieures bien précises – éléments qui apparaissent comme plus récents que lui (faisant ainsi naître l'illusion qu'ils ont subi une « évolution » - pour l'unique raison qu'il apparut plus tard sur les mêmes territoires, venant des régions en grande partie détruites ou dévastées par des cataclysmes et des modifications climatiques.*

Dans le mystère de notre sang, dans la profondeur la plus abyssale de notre être, demeure, ineffaçable, l'hérédité des temps primordiaux : mais il ne s'agit pas d'une hérédité de brutalité, d'instincts bestiaux et sauvages livrés à eux-mêmes comme le prétend une certaine psychanalyse et comme on peut logiquement le conclure à partir de « l'évolutionnisme » et du darwinisme.



Cette hérédité des origines, cet héritage qui nous vient du fond des âges est bien au contraire un **héritage de lumière**. La force des atavismes, en tant qu'expression des instincts inférieurs, n'appartient pas à cette hérédité fondamentale : c'est quelque chose qui, soit a pris naissance et s'est développé selon un processus de dégradation, d'involution ou de chute (dont le souvenir demeure sous forme de mythes divers dans les traditions de quasiment tous les peuples), soit procéda d'une contamination, d'une hybridité, due à l'apport étranger, à des avatars de l'homme de l'ère glaciaire.... Seul peut adhérer au mythe de l'évolutionnisme et du darwinisme l'homme chez qui parle l'autre hérédité (celle introduite à la suite d'une hybridation), car elle a réussi à se rendre suffisamment forte pour s'imposer et étouffer toute sensation de la présence de la première. »

Le darwinisme est le « chaînon manquant » entre le christianisme et le marxisme

Evidemment, la réfutation de la thèse darwiniste arrange bien les « créationnistes » chrétiens mais leur démarche est exactement identique, puisqu'elle est tout aussi linéaire. La thèse évolutionniste tout autant que la thèse créationniste font état d'un début unique, d'un progrès et d'un aboutissement. Nous devons rappeler encore une fois que le matérialisme progressiste est la traduction laïque du progressisme égalitariste chrétien, développant l'un et l'autre une thèse linéaire. Le darwinisme est le « chaînon manquant » entre le christianisme et le marxisme.

Nous avons tous à l'esprit cette image de plusieurs personnages en progression linéaire qui avancent vers un aboutissement, qui est l'Homme. Le premier à gauche (la lecture se fait de gauche à droite) est un singe, le second se redresse un peu et porte une massue, le troisième porte une peau de bête, le quatrième a l'arcade sourcilière moins marquée et le dernier, l'Homme, est en costume-cravate. Cette image est fautive. Elle doit même être inversée. D'ailleurs, n'est-ce pas le Christ qui aurait dit : « Les premiers seront les derniers » ?



Trêve de plaisanterie.

Le créationnisme chrétien est tout aussi dogmatique que le scientisme darwinien. Les « créationnistes » sont ces chrétiens, en majorité américains, qui professent que le monde a commencé il y a 6000 ans et que les hommes sont tous les descendants d'Adam et Eve, ce couple humain créé par Dieu, suivant en cela point par point les écrits de la Bible, vérité écrite révélée par les prophètes (Ancien Testament) et les apôtres (Nouveau) ; ces fondamentalistes chrétiens s'opposent avec virulence aux thèses évolutionnistes communément répandues.

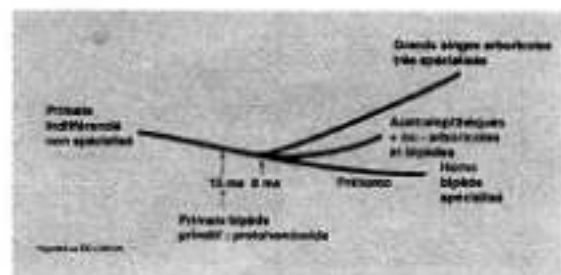
En ce sens, il faut leur reconnaître une logique sans faille, même si leurs théories sont absurdes et/ou utopiques : ne pratiquent-ils pas une « religion du Livre » ? leur Eglise n'est-elle pas bâtie sur des dogmes établis par les « Pères », définitivement et jusqu'à la « fin des temps », sans qu'il soit possible de les réviser ?

Comme toujours, il existe une troisième voie ; la connaissance, la nature, la vérité ne sont pas manichéennes.

La Société de Biométrie Humaine a été fondée en 1932 et regroupe médecins, sociologues, anthropologues, paléontologues, mathématiciens, biologistes et autres scientifiques internationaux. Son Président d'honneur est Yves Coppens et c'est Yvette Deloison qui coordonne ses activités. Lesquelles se sont notablement éloignées des thèses darwiniennes puisque la Société se présente en préambule comme suit : « Les idées en vigueur depuis plusieurs décennies ne

correspondent ni au bon sens ni aux dernières découvertes et ne sont pas en accord avec les lois de l'anatomie qui s'appliquent à l'évolution.

L'origine quadrupède et/ou arboricole de l'Homme est incompatible avec la logique et avec les données anatomiques. Une convergence de disciplines différentes telles que : l'anatomie, la génétique, la zoologie, la paléontologie, amène les anthropologues à une révision drastique des théories concernant l'émergence de l'Homme. La conclusion s'impose : l'ancêtre des grands singes et de l'Homme a forcément pratiqué dès l'origine une forme de bipédie. L'Homme semble en être l'héritier direct. L'élaboration d'un nouveau schéma de l'évolution humaine s'avère nécessaire et sera le but de ce groupe d'étude. »



La Société de Biométrie Humaine ne conteste pas le principe de l'évolution ; on le voit bien sur le schéma ci-dessus mais, comme le souligne un autre chercheur, zoologiste, François de Sarre, « les partisans du « modèle simien » ne désarment pas, aidés en cela par les médias qui n'ont de cesse de répercuter la sempiternelle histoire de l'australopithèque qui se met debout dans la savane et par l'école université peu encline à mettre ses tablettes à jour... »

Selon la théorie de la bipédie initiale, les vertébrés bipèdes non-humains, ainsi que les quadrupèdes, seraient donc issus de l'archétype bipède par une série de transformations évolutives (par déshominisation), les cétacés sont restés et se sont développés dans l'océan. Sur terre, les mammifères quadrupèdes ont divergé, tout comme les reptiles, les amphibiens, les poissons retournés à la vie aquatique. Les grands singes africains ont divergé de l'Homme voici plusieurs millions d'années et, après un stade hyperanthropoïde, puis australopithécoïde, ont gagné la forêt et se

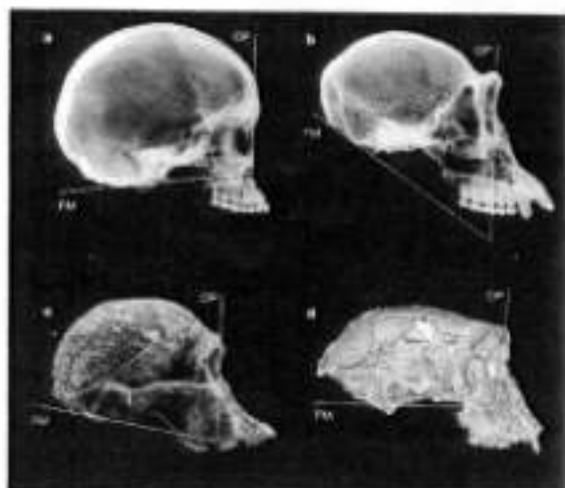
sont spécialisés dans la pratique de l'arboricolisme. »

4 millions d'années avant Lucy vivait Toumaï



Et puis arrive la découverte de Toumaï. C'est la revue Nature qui, en juillet 2002, fait paraître la communication de l'inventeur de Toumaï, Michel Brunet. Toumaï est l'homme le plus ancien connu à ce jour, 7 millions d'années, il a été découvert au Tchad, à 2500 km plus à l'ouest du lieu d'invention de Lucy ; c'en est donc fait de « l'East Side Story », et Coppens, l'inventeur de Lucy, le reconnaît volontiers : « Toumaï, *Sahelanthropus*, dans la mesure où – ce que je crois – c'est un pré-humain, oblige à une révision sérieuse, totale, complète de cette hypothèse (celle de l'East Side Story) qui, même si elle demeure, doit rester bien amendée pour garder sa raison d'être. »

Selon Brunet, Toumaï a « de nombreux caractères de singes, au même titre que nous ! mais il en possède également une dizaine qui n'appartiennent qu'aux rameaux humains ». Il a, en tout cas, une caractéristique essentielle pour l'histoire de la paléontologie, c'est que « le trou occipital par où la colonne vertébrale pénètre dans le bas est bien orienté vers le bas, comme chez l'homme, et non pas vers l'arrière, comme chez les chimpanzés et les gorilles. Cela voudrait dire que ces derniers ne sont devenus quadrupèdes qu'à une époque relativement récente. Sans doute à force de vivre dans les arbres... » (François de Sarre). L'angle formé par le plan du trou occipital est proche de 90° chez Toumaï comme chez l'Homme, alors qu'il est plus proche de la moitié, 45°, chez les grands singes.



En haut, à gauche, un crâne humain, à droite, celui d'un chimpanzé, en bas à gauche, un australopithèque, à droite, Toumai.
(Sciences Actualités, Olivier Boulanger)

Quelle leçon pouvons-nous tirer de cette nouvelle donne ? Nous sommes tout à fait d'accord avec François de Sarre quand il dit que « nous ne sommes pas en situation de bâtir une hypothèse adéquate sur la formation des espèces car nous raisonnons encore sur de vieux *a priori*. Les scientifiques partent du principe que l'évolution s'est faite de façon quasi linéaire depuis les premières formes de vie jusqu'à l'Homme ; le postulat qui se dégage est que nous sommes les premiers humains sur Terre à avoir développé une civilisation technologique. Nous nous trompons peut-être lourdement. »

En effet, nous pouvons en déduire que, si l'Homme n'est pas le résultat d'une longue évolution linéaire dont les savants ne cessent de reculer l'origine au rythme des « inventions », de plus en plus nombreuses, rien n'empêche de penser que d'autres civilisations, au moins égales à la nôtre, aient pu la précéder - qu'elles nient été, elles aussi, technologiques...ou pas - et ce fait vient accréditer l'autre hypothèse, celle qui ne se soumet pas à la linéarité de l'évolution (un début-une fin), qui serait celle de la succession des civilisations, dans un rapport cyclique sur notre planète depuis des millions d'années. Et donc, que des connaissances ont pu se transmettre, au fil des cycles, de civilisation en civilisation, telles qu'elles ont pu passer le relais à celle qui est la fondatrice de la nôtre, la civilisation hyperboréenne.

Ludovic Dorant

Brèves de terroir...

Les Martiens islamophobes ?

Dans la nuit du 9 au 10 février, un crop-circle est apparu à Gongelfang, en Lorraine. Les crop-circles sont des dessins qui apparaissent le plus souvent en été dans des champs de blé, représentant des symboles ésotériques minutieusement dessinés par l'alternance d'épis couchés ou dressés. Ces dessins sont d'une telle surface qu'ils ne peuvent être vus que d'avion. Aucune explication rationnelle ne peut être retenue pour tenter d'élucider le phénomène, étant donné que la perfection du travail laisserait supposer que des moyens extravagants seraient mis en œuvre pour composer ce que les gens « sérieux » considèrent comme des œuvres de « joyeux drilles ».



La petite sirène de Copenhague, en sentinelle, face au « Rivage des Syrtes »... ou au « Désert des Tartares » ?

Le crop-circle de Gongelfang n'échappe pas à la règle ; le « Républicain lorrain » s'est procuré une photo du crop prise à partir d'un hélicoptère EDF. A vrai dire, il ne s'agit pas ici exactement d'un crop-circle, puisque le dessin n'est pas composé d'épis (crops) . Il a été exécuté par un tassement des labours fraîchement travaillés.

le dessin représente... la désormais célèbre caricature danoise de Mahomet, parfaitement reproduite. Comme c'est à chaque fois le cas

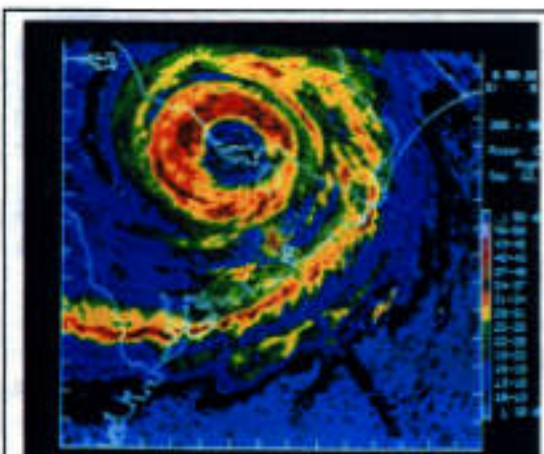
lorsqu'un crop-circle apparaît, nous avons droit aux explications sentencieuses et ridicules des « scientifiques », comme celles de cet ingénieur hydrogéologue qui voit là un « phénomène naturel de cavitation hydrique ayant provoqué un effondrement souterrain partiel localisé, ce qui, en surface, se serait traduit par un très brutal tassement, mais de très faible amplitude, d'où cette impression de drainage parfait ». Langue, comme vous le constatez, qui en impose et qui, de ce fait, ne peut être parlée que par un homme parfaitement au fait de l'importance de sa fonction... Le pauvre homme, tout ingénieur qu'il est, n'a pas été traversé une seconde par une évidence : il y a à peu près autant de chances que la nature produise, par effondrement, un dessin aussi bien conçu (et tellement d'actualité !) qu'un gagnant du gros lot de l'euromillion à renouveler son exploit dix fois de suite ! Comme il n'y a aucune trace de pas des (nombreux) « plaisantins » qui auraient passé leur nuit (noire) à composer le dessin, le maire du village a trouvé une explication : « ils ont emprunté les sillons creusés par les roues des tracteurs » ; Comme chacun sait, dans des sillons, il est impossible de laisser des traces de pas et, bien évidemment, les sillons partent dans tous les sens pour donner raison au maire...

Mais le plus rigolo, c'est que les journalistes du « Républicain lorrain » ont sollicité la réaction des « responsables locaux du culte musulman », lesquels « dénoncent une provocation et réclament des excuses ainsi que des sanctions exemplaires contre le ou les coupables ». Mieux : le MRAP et la Halde, à peu près aussi bien avisés que les susdits, ont déposé une plainte pour « blasphème, insulte envers le prophète, incitation à la haine raciale et à l'islamophobie ». Supposer que les Martiens seraient islamophobes risque quand même de coûter cher à nos petits, si petits, humains, les extraterrestres disposant vraisemblablement de moyens de rétorsion insoupçonnés....



Ah ! La modernité...

Vous connaissez tous la blague de Fernand Raynaud, « le 22 à Asnières » le regretté humoriste (un vrai...) trouvant plus rapide de passer par les Etats-Unis pour joindre par téléphone son voisin d'Asnières. Le progrès, comme chacun sait, consiste à simplifier la vie des citoyens grâce à la technique ; plus on avance dans le temps, et plus nous sommes sommés d'admirer les effets miraculeux des découvertes technologiques qui nous conduisent tout droit vers le paradis matérialiste des « lendemains qui chantent »... Le 21^{ème} siècle sera donc l'ère de la communication. Et donc de la simplification. Exemple : alors qu'autrefois, pour demander un renseignement par téléphone, il vous suffisait de composer le 12, maintenant, vous avez le choix entre pas moins de 57 numéros à six chiffres ; facile à retenir... Souhaitons que le 13 ne subisse pas le même sort, vous aurez ainsi plus de chances, en cas d'urgence, d'arriver plus vite au bienheureux paradis. D'autant plus que, désormais, avec toutes les fonctions dont dispose votre appareil téléphonique portable, il serait prudent, avant de passer un coup de fil dont le sort engagerait le processus vital, de solliciter les services d'un ingénieur en électronique, quitte à l'employer de manière permanente...



La technique sert quelquefois à produire des images symboliques.... La forme qui symbolise le plus exactement toute la connaissance cosmique est la spirale. Il s'agit ici d'un ouragan représenté sur l'écran d'un radar...

Décapages

La danse de Saint Guy et le Mal des Ardents

Autopsie d'une manipulation



L'Eglise de Saint-Jean de Malte à Aix-en-Provence ; l'Ordre des Antonins s'est fondu à l'Ordre de Malte à sa dissolution.

« Que celui qui a des oreilles entende ». La fameuse formule à destination des hommes éveillés trouve ici une application évidente. Une confusion a été entretenue pendant des siècles autour de ces deux affections, la danse de Saint Guy et la danse de Sanguille, (autrement appelée Mal des Ardents) sans doute par le simple fait que, à l'oreille, on entend presque la même chose.

Il s'agit là d'une manipulation de l'Eglise pour trouver un emploi à un « saint » qui n'en eut guère jusqu'au moment où on le « ressuscita » au 14^{ème} siècle, l'invoquant pour soigner une affection choréique qui n'avait plus grand chose à voir avec le Mal des Ardents qui l'avait précédée puisque les malades, s'il se sentaient effectivement dévorés par un « feu », n'en perdaient pas leurs membres comme les « Ardents », mais étaient animés d'une frénésie incoercible qui les faisaient alors passer pour des possédés et finissaient

invariablement au bûcher. Ce qui, effectivement, aboutissait au même point ; grâce à ce brave Guy, les « possédés » mouraient aussi par le feu...mais guéris. La danse de Saint Guy a aussi été appelée chorée aiguë, ou chorée de Sydenham, ou chorée rhumatismale, on l'a dénommée chorée de Huntington, chorea sancti Viti, (chorée de saint Vitus), chorée de Saint Jean. La danse de Sanguille a été appelée Mal des Ardents, Feu de Saint-Antoine, ignis sacer, en français, le Feu sacré.

1. La danse de Saint-Guy

« Les maladies caractérisées par des mouvements involontaires irrépessibles et, parmi elles, la maladie (ou chorée) de Huntington, font aujourd'hui partie des syndromes neurologiques bien définies sur le plan sémiologique. Cette identification est toutefois un fait récent, ce dont on pourrait s'étonner au vu des symptômes évidents présentés par les patients. L'histoire de la maladie de Huntington permet de mieux comprendre comment une affection de ce type a pu rester cachée durant de nombreux siècles, associée à des atteintes fort différentes ou considérée dans un cadre religieux plutôt que médical. »

C'est ainsi que Médecine/Sciences n°7 présente cette maladie. Effectivement, et vous l'aurez deviné, le présent article ne peut être classé dans le cadre d'une contribution de médecine spécialisée ; nous allons faire quelques incursions dans le domaine religieux, spirituel et historique, du fait même de l'origine et du « traitement » de la maladie. Nous allons découvrir comment et pourquoi cette affection « a pu rester cachée durant de nombreux siècles ».

La chorée, du latin chorus et du grec choros, « désignait chez ces derniers les danses sacrées que les disciples du culte d'Orphée pratiquaient autour des malades ». le grand Paracelse, le premier, avait défini une forme organique de la maladie, la chorea naturalis, mais c'est Sydenham qui décrit la chorée infantile qui attaque garçons et filles de 10 ans et jusqu'à la fin de la puberté. Huntington, en 1872, découvrit une forme héréditaire de la maladie qui, alors, concernait les adultes, sur des sujets de Long Island, aux Etats-Unis.

Guy et Vitus, une même personne



Vitrail de l'Eglise de Cancale, en Bretagne

Saint Guy, ou Saint Jean, serait né en Italie en 303. C'est Charlemagne qui eut le premier l'idée d'utiliser Guy pour contrer les sorcières, en fait les sorcières, qui guérissaient par les plantes; on enjoignait aux fidèles qui souffraient d'une maladie inconnue, telle que le Mal des Ardents, puis les différentes chorées, d'invoquer Saint Guy qui, alors, supplantait, sans réel résultat on s'en doute, les posologies naturelles païennes.

Le roi Charles IV le fit saint patron de Bohême et la cathédrale de Prague porte encore aujourd'hui son nom. Nominis, un site dédié aux saints, hébergé par « l'Eglise catholique en France », va expliquer d'une manière simpliste (mais pouvait-on en dire plus ?) la « geste » de ce saint : « il subit le martyre à Matera en Italie, mais son culte se répandit en saxe quand ses reliques arrivèrent à l'abbaye de Corvey. Au 14^{ème} siècle, lors d'une grave épidémie, il fut invoqué et c'est ainsi que l'on parle de « la danse de Saint-Guy » dont il guérissait les malades qui demandaient son intercession. »

La purification par le feu

Cependant, cette maladie va prendre, au début du 11^{ème} siècle un tour curieux; en effet, ces « mouvements involontaires » vont devenir une « danse » qui va se pratiquer en groupe; c'est ainsi qu'en Allemagne, en 1021, 18 hommes et femmes « se mirent à danser et à chanter dans un pré près de l'église la nuit de Noël; ils continuèrent sans pouvoir s'arrêter. Certains décédèrent de fatigue, d'autres furent atteints de tremblements jusqu'à la fin de leur vie. ». Cette *hystérie collective* (?) se propagea en Belgique (Tongeren/Tongres), en Hollande (Maastricht) en France, à Metz où on a compté 1100 danseurs.

Il est peu probable que ces manifestations débridées aient quelque chose à voir avec la maladie, la chorée. On n'a pas invoqué « Saint Guy » pour qu'il soigne une maladie dont on ne pouvait dénombrer que quelques cas bien dispersés mais surtout pour qu'il stoppe la résurgence d'une fête païenne dont on retrouve les éléments dans le plus lointain passé européen. On notera que le clergé eut l'idée d'adjoindre du renfort à Saint Guy; ce fut Saint-Jean car, dit l'auteur de l'article de Médecine/Sciences, « le culte de Saint-Jean fut associé à un rituel de purification par le feu » et il ajoute curieusement : « peut-être inspiré de la Bible »; on sait bien, évidemment, que la « Saint-Jean », fêtée le 24 juin, n'est que la récupération par l'Eglise du solstice d'hiver qui marque la nuit la plus courte de l'année et qui était fêtée par les populations paysannes qui allumaient de grands feux de joie à cette occasion pour symboliser la victoire du soleil. Pourquoi Saint-Jean, précisément, pour venir au secours de Saint Guy ? Hé bien, ne parle-t-on pas d'une « purification par le feu » ? C'est très simple : si les « malades » refusaient de guérir par les supplications à Saint-Guy, ils avaient encore la possibilité de monter au ciel « purifiés par le feu » de Saint-Jean, c'est-à-dire amenés au bûcher de l'Inquisition ! Et cette médication radicale se poursuivra jusqu'au 17^{ème} siècle et jusqu'en Amérique.



Les sorcières de Salem



On raconte l'histoire de trois hommes qui avaient fui un village de l'Est de l'Angleterre pour échapper aux persécutions pour sorcellerie et qui ne trouvèrent pas mieux que d'arriver à Salem, en Amérique, où faisait rage la fameuse « chasse aux sorcières » ; ces trois hommes-là souffraient bien, eux, de la chorée ; ils étaient partis pour éviter qu'on ne les confonde avec des « possédés ». Las, ils furent brûlés sans délai, à peine débarqués sur la « terre promise ».

Mais on découvrira que, par une extraordinaire coïncidence, les supposés « sorcières » de Salem étaient atteints du même mal que les malheureux immigrants. La triste histoire des sorcières de Salem fut rapportée, « médiatisée », par Arthur Miller dans sa pièce titrée en anglais : « the crucible », écrite en 1953. Cette pièce fut adaptée au cinéma par Sartre en 1957 et par Miller lui-même en 1996.

C'est pendant l'été de 1692 que, dans le village puritain de Salem, huit jeunes filles sont prises de transes dans lesquelles les puritains ne voient que des « postures indécentes ». 20 hommes et femmes seront exécutés pour sorcellerie dont l'un enterré vivant sous un amoncellement de pierres (en quelque sorte une lapidation lente ; la barbarie monothéiste a beaucoup d'imagination et de variantes). C'est seulement 300 ans après qu'une psychologue du comportement à l'Institut Polytechnique Rensselaer de New-York, Linnda Caporael, découvre le lien entre les symptômes des « sorcières de Salem » et les malades atteints en Europe du « Mal des Ardents », après avoir constaté que les conditions climatiques qui sévissaient pendant l'été 1692 à Salem : un été chaud, humide et pluvieux, favorisaient le pourrissement du seigle et l'apparition d'un champignon dont la forme et la couleur violacée rappelaient celle

de l'ergot du coq. La dernière apparition de cette maladie est relativement récente puisqu'elle a infecté chez nous la région de Pont-Saint-Esprit, dans le Gard, en 1951, dont ont été victimes des chiens.

En dehors des faits cliniques dûment et récemment établis, il y eut cependant, comme nous le rapportons plus haut, de curieuses manifestations de danses collectives qui ne semblent pas avoir un rapport avec la maladie, tout au moins si l'on en croit les chroniqueurs qui rapportent les faits.

Nous ne nous prononcerons pas sur la tangibilité de cette curieuse attitude, que nous avons appelée « hystérie collective », mais qui peut être une résurgence de quelque manifestation magique en liaison avec les danses sacrées pratiquées par les prêtres anciens. Nous ferons simplement remarquer que, selon nos sources, la première réunion de ces possédés eut lieu un soir de Noël, c'est-à-dire au solstice d'hiver, et près d'une église, c'est-à-dire vraisemblablement sur un ancien lieu sacré puisque l'on sait que la quasi-totalité des églises étaient élevées sur le site d'un temple païen, lui-même érigé sur une faille tellurique.



Nous ne dirons que quelques mots sur ces anciennes danses, réservant un article plus important à ce sujet crucial dans un prochain numéro.

Nous avons parlé des danses initiatiques pratiquées par les disciples d'Orphée ; mais on se souvient des danses sautées des premiers prêtres de Rome, les Saliens, auxquelles répondront celles tout aussi sautillantes, mais peut-être antérieures, d'autres Saliens, des Celtes cette fois, ancêtres du peuple provençal qui pérennise cette danse nommée « Danse des tripettes » à Barjols en accompagnant un taureau destiné au sacrifice.

Nous évoquerons la danse de l'Argia en Sardaigne qui va donner la danse connue sous le nom de tarentelle, du nom de l'araignée (tarentule) qui pique le « possédé », et nous parlerons aussi des « danses de mai », celles qui s'enroulent autour de l'arbre, et bien d'autres...

Pour en revenir à la danse de Saint-Guy que l'Eglise a cru bon de confondre avec celle de Sanguille, nous avons fait des recherches qui nous ont amené à des découvertes surprenantes qui laissent peu de doute quant à la localisation originelle de l'affection dénommée aussi, nous l'avons dit, « Mal des Ardents ».

C'est à partir de ces découvertes que nous avons pu sous-titrer cet article : *autopsie d'une manipulation*. Nous ne pouvons plus dire que l'Eglise n'a pas son pareil pour falsifier l'Histoire. Elle a de nombreux concurrents. Notre époque nous prouve à l'envi que nous vivons dans un mensonge permanent sur tous les sujets, mensonge savamment entretenu par les pouvoirs en place, à commencer par le premier, le pouvoir médiatique. L'Eglise fait seulement office de précurseur dans ce domaine de la désinformation à grande échelle.



2. Le Mal des Ardents

Figurez-vous que Sanguille est un hameau qui fait partie d'une commune de l'Indre qui s'appelle... *Ardentes* (3323 habitants). Comment expliquer ce curieux rapprochement avec la dénomination du mal ?

Voici notre proposition.

Il est vraisemblable que le hameau, de quelques habitations encore de nos jours, peut-être le premier des 28 foyers épidémiques recensés au 10^{ème} siècle, ait donné son nom à la maladie et que le village dont il faisait partie, Ardentes, ait, au contraire, reçu son nom de la maladie, ou plutôt des malades, après la renommée dont se serait bien passé son hameau.

Sanguille ayant peut-être, à l'origine, quelque chose à voir avec les anguilles des marais qui parsèment la région du Berry.

Quant au village Ardentes, il s'appelait encore au 6^{ème} siècle Alerta ou Aléréa ; c'est en 1096 qu'on l'a appelé, en latin, De Ardentia, village « Des Ardents », la date de 1096 correspondant tout à fait chrono-logiquement à l'apparition, quelques années auparavant, de la

terrible maladie.

Après cette entrée en matière brûlante, parlons donc de ce *Mal des Ardents*.

Il serait malhonnête de prétendre qu'il est facile d'établir la distinction entre les deux maladies : celle qui sera dénommée Danse de Saint Guy, ou Chorée de Huntington, et celle qui a donné son nom à la Danse de Saint Guy, c'est-à-dire la Danse de Sanguille, non pas seulement à cause de cette confusion phonétique, mais aussi parce que les comportements des malades étaient souvent similaires.



L'Ordre des Antonins

C'est un autre saint, Saint-Antoine, qui donnera son nom, le Feu de Saint-Antoine, à la maladie autrement nommée Danse de Sanguille ou Mal des Ardents. Mais, cette fois, ce saint a quelque légitimité à le faire ; en effet, ce sont les moines hospitaliers dont il a fondé l'ordre, les Antonins, qui vont se vouer à la guérison des malades atteints de ce mal affreux.

Saint Antoine vivait en ermite en Egypte et mourut en 350. Selon la légende, c'est en 532 que l'évêque Théophile « découvrit son corps enveloppé dans la tunique en fibres de palmier que lui avait donné saint Paul Ermite. Deux léopards et un oiseau blanc au bec rouge indiquèrent à Théophile l'emplacement exacte de la tombe. » (Tarade)

L'Ordre des Antonins aurait été créé par des moines bénédictins de l'abbaye de Montmajour venus en Dauphiné à la Motte aux Bois accueillir les reliques de Saint-Antoine. Nous sommes alors en 1083. L'ordre des Antonins serait alors antérieur à celui des Templiers de quelques années. Il durera aussi plus longtemps : 7 siècles.

Guy Tarade a consacré un livre à ces moines : *Les chapelles alchimiques du Sud-Est*, sous-titré : *le grand secret des Antonins*. « Les manifestations cliniques de cette maladie sont de deux sortes », dit-il, « contractions paroxystiques, convulsions et

hallucinations, puis gangrène et nécrose des tissus des membres voués à l'amputation. Les malheureux touchés par ce fléau se regroupaient et erraient sur les routes. Avant l'arrivée des Antonins, on les recueillait dans certaines églises et là, pour tout traitement, leurs membres pourris étaient arrachés à l'aide d'une corde et d'une poulie. Mais pourquoi le Feu (de Saint Antoine), pourquoi les Ardents ?

Cela tient à la superstition chrétienne, une façon de désigner comme le diable ce qu'on ne connaît pas ; le diable, le Feu de l'Enfer, voilà ce qui attaquait ces pauvres gens. Raoul Glabert, moine de Cluny, disait du Mal des Ardents : « A cette époque sévissait parmi les hommes un fléau terrible, à savoir un feu caché qui, lorsqu'il s'attaquait à un membre, le consumait et le détachait du corps ; la plupart en l'espace d'une seule nuit furent complètement dévorés par cette affreuse combustion. » Les Antonins récitaient cette invocation avant chaque intervention (qui, la plupart du temps, consistait en une amputation et sa cautérisation) : « Antoine, vénérable pasteur, qui rendez la santé à ceux qui sont en proie à d'horribles tourments, qui guérissez les plus grandes maladies, qui éteignez le feu infernal, O Père miséricordieux, priez le Seigneur pour nous... »

D'après Tarade, les Antonins avaient des connaissances en phytothérapie et soignaient donc les Ardents avec des plantes après leur amputation. On ne peut s'empêcher de penser qu'ils avaient pu hériter de certaines connaissances druidiques, Tarade les assimilant à des mages versés en alchimie ; l'ordre des Antonins sera ensuite absorbé par l'Ordre des Hospitaliers de Malte.

Nous avons vu que les manifestations cliniques de la maladie dénommée *danse de Sanguille* sont de deux ordres : une nécrose, gangrène qui conduit à l'amputation et une autre manifestation, d'ordre psychique et qui alors nous rapproche de la *danse de Saint Guy*. En effet, les malades sont atteints de convulsions et d'hallucinations qui les font passer pour des *possédés*, selon le langage ecclésiastique de l'époque ; tout comme les malades atteints de la Danse de Saint Guy, les Ardents seront souvent mis au bûcher puisqu'ils étaient censés porter le diable en eux.



L'ergot du seigle ? Du LSD

C'est en 1777 que l'abbé Teissier découvrira le lien qui existe entre la maladie de Sanguille et une céréale dont se nourrissaient la plupart des paysans de l'époque : le seigle. Le lien, c'est plus exactement l'ergot de seigle, un champignon parasite aussi dénommé *Claviceps Purpurea*. Ce champignon est la base d'un produit bien connu dans les années 60 par les hippies : le LSD. L'ergot de seigle était donc un champignon entre autres hallucinogène.

Saint Antoine est fêté le 17 janvier, comme Saint Genou (!) (voir à ce sujet l'article de Paul-Georges Samsonetti, note 29), Saint Martin et ... Sainte Roseline ! Tarade n'a pas relevé cette coïncidence avec la Rose Ligne du *da Vinci Code*, ligne sur laquelle se trouve Rennes-le-Château, lorsqu'il nous fait remarquer, à la fin de son livre, que tous les 17 janvier, « de nombreux curieux viennent à Rennes-Le-Château assister dans l'église de Bérenger Saunière à un spectacle qui se déroule à midi juste. Ils voient alors se former sur le mur septentrional du monument l'image d'un arbre couvert de fruits... C'est un pommier qui porte des fruits colorés. Tous sont rouges, sauf trois qui s'obstinent à garder un superbe ton bleu... La date du 17 janvier constitue un des signes de piste placés sur la route des chercheurs qui interrogent l'énigme du Razès. »

Pour en revenir à nos danses sacrées, et pour finir, nous pourrions ajouter un autre signe de piste : la *Danse des Tripettes* à Barjols dans le Var, résurgence (ou origine) de la danse sacrée des prêtres Saliens, gardiens de Rome l'Eternelle, doit se dérouler un dimanche, celui placé le plus près de la date du ... 17 janvier !

Pierre-Emile Blairon

Le dictionnaire encyclopédique du *bon sens*



Nous l'avons dit et, vraisemblablement, nous le redirons encore : nous sommes à la fin d'un cycle et, à la fin d'un cycle, on assiste à la disparition des valeurs traditionnelles ; à vrai dire, elles sont seulement occultées par le grondement et la masse des tsunamis matériels ou immatériels qui secouent le monde. Ces valeurs ne font pas que disparaître à nos yeux et à notre entendement ; elles sont aussi remplacées par d'autres valeurs qui portent le même nom mais qui signifient exactement le contraire ; un exemple tout simple : je venais de m'apercevoir que j'avais employé deux fois le mot « valeur » et j'eus l'idée de consulter le dictionnaire des synonymes intégré à mon ordinateur. Celui-ci m'a proposé pas moins de sept synonymes : *prix, coûts, montant, enchères, totaux, sommes, cotations*. Rien d'autre. Comme quoi, à notre époque, il n'est de valeur que matérielle.

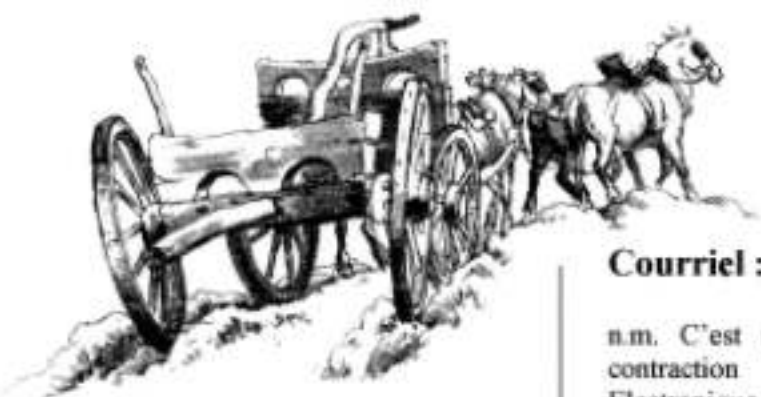
Les articles sont présentés selon une procédure que nous souhaitons simple parce que pédagogique ; ces articles sont, en effet, destinés à fournir quelques bousssoles aux plus jeunes de nos lecteurs qui, en ligne de front, subissent la charge de la désinformation.

Chaque article comprend :

- une mention simple de son **étymologie** ;
- une **définition classique**, c'est-à-dire tirée d'un dictionnaire ordinairement reconnu.
- le sens que lui prête la société actuelle, tel qu'il en ressort après de multiples manipulations, mensonges, contre-vérités, intoxications, etc... : **détournement**
- Le « **bon** » sens ; le **retournement**. On peut entendre ici le bon sens « paysan » c'est-à-dire qu'il fait référence à la nature, à la réalité, mais aussi que les idées sont remises à l'endroit, selon le titre d'un célèbre ouvrage, dans le « bon sens ».
- **Liens** : ceci renvoie à d'autres articles du dictionnaire en liaison, en concordance, analogie, avec le sujet traité.
- Enfin, une **citation** permet d'illustrer l'article avec les propos d'un écrivain, penseur, scientifique, bref, un personnage qui a laissé son nom dans l'Histoire.

Le vocabulaire qui peut susciter une difficulté de compréhension trouve ici une explication sommaire. Ce vocabulaire est souligné. Les mots qui vont constituer un lien sont mis en *italiques*. Il y aura une partie « noms propres » dans cette encyclopédie où seront recensés les hommes et les femmes que nous pouvons donner en exemple pour leur œuvre, ou leur pensée, ou leurs travaux, ou leurs comportements, etc. Ces noms sont en *gras italique*.





Automobile :

Etymologie, historique : n.f. du grec : autos, soi-même et du latin mobilis : mobile. Une automobile ne se déplace pas grâce à sa propre énergie, comme le mot pourrait l'indiquer; elle est alimentée par un carburant non renouvelable, l'essence, produit de transformation du pétrole, lui-même source d'énergie fossile (débris ou empreintes organiques). L'automobile est un moyen de déplacement qui a remplacé le véhicule hippomobile (tiré par un cheval). Les premières automobiles se déplaçaient grâce à la vapeur. C'est en 1883 qu'un français, Delamare-Boutteville, invente la première automobile munie d'un moteur à explosion à essence.

définition classique : véhicule mû par un moteur à explosion, à combustion interne (essence).

Détournement : L'automobile est devenu le symbole du progrès matériel. Un élément de standing (mot américain : étalage de richesse matérielle) dont on ne cesse d'améliorer les performances (mot anglais : aller plus ; ex : la vitesse). Les lobbies (mot anglais : groupes de pression) pétroliers font en sorte, paradoxalement, qu'il ne puisse pas y avoir de progrès qui consisterait à utiliser une autre source d'énergie que le pétrole qui n'est pas renouvelable.

Ce mode de propulsion à essence et la prolifération des automobiles est la principale source de pollution de la planète.

Bon sens : se débarrasser des lobbies pétroliers et imposer une source d'énergie renouvelable naturelle (solaire, biomasse...) pour un mode de déplacement qui doit simplement permettre de remplacer la marche à pied en allant plus vite et en transportant des charges plus importantes que ne le ferait un piéton.

Liens : *progrès, énergie solaire, biomasse, carburant vert.*

Courriel :

n.m. C'est un néologisme composé de la contraction des mots : COURRIER et Electronique.

Il désigne donc un nouveau mode de communication, transmission électronique par la voie du réseau internet.

Il désignera ensuite le courrier lui-même, la lettre.

Officiellement créé en 2003, sur proposition de la *Commission générale de terminologie et néologie de France* et paru au Journal Officiel.

Ce mot a été inventé par les Québécois, évidemment, en correspondance du mot anglais *e-mail*, Electronic-Mail, autrement dit en français : courrier électronique et donc, en contraction, *courriel*. Il est amusant de faire remarquer que le mot « mail » est de provenance... française. En effet, la malle, qui est un mot issu du francique malaha se dit donc en Angleterre mail, selon la prononciation du mot français qu'en font les Anglais ; la « malle-poste », qui désigne en France, après la Révolution, les services postaux, trouve alors un étonnant raccourci. Le mot « mail » va nommer en anglais « la Poste », puis ensuite, dernier avatar, le même mot finit par être adopté en France pour désigner le courrier électronique. Nous constatons donc que c'est par un *linguomasochisme* que les Français adoptent le terme anglo-américain : E-Mail. C'est le chemin adopté par un autre mot français : *barbecue*.

Liens : *masochisme, barbecue.*

progrès :

n.m., du latin progressus, avancement.

- **définition classique :** (Le Robert) : *l'évolution de l'humanité, de la civilisation, considérée dans son ensemble comme se rapprochant d'un idéal.*

- **détournement :** Le « progrès » entendu au sens « moderne », suppose que l'Humanité sort de l'ombre pour aller vers la lumière, qu'elle est issue du Mal et va vers le Bien. Pour les historiens et les archéologues

« officiels », par exemple, il existait un début de l'humanité où l'Homme était alors vêtu de peaux de bêtes et, depuis, il poursuit son bonhomme de chemin vers le bonheur en devenant un citoyen civilisé ; pour les chrétiens, l'Homme a été créé par un Dieu unique mais, comme l'homme n'a pas été sage, (et encore moins la femme, que le Dieu chrétien a eu la mauvaise idée de créer aussi), il doit souffrir sur Terre pour mériter le Paradis au Ciel.

Les catholiques peuvent cependant bénéficier d'une séance de rattrapage : le purgatoire. Le marxisme et le socialisme ont laïcisé (= ont fait passer dans le domaine laïque ; est laïque ce qui est indépendant de toute religion), et repris à leur compte l'égalitarisme chrétien et leurs adeptes forment le gros des troupes « progressistes » qui se mettent en fureur dès qu'on conteste leur vision irréaliste du monde ; les « progressistes » sont persuadés que le monde fait tous les jours des « progrès », qu'il est en « voie de développement » (les « lendemains qui chantent »), et qu'un monde sans conflit, sans différence, sans odeur, sans couleur, lisse, normalisé, uniformisé, aseptisé, verra enfin le jour si la réalité ne vient pas mettre son grain de sable dans cette belle mécanique. Il s'agit là d'une *utopie*, qu'un écrivain comme *Aldous Huxley* a bien décrit dans son livre : « le Meilleur des Mondes ». Ce sont, pour l'instant, ces dangereux utopistes qui détiennent le pouvoir dans les nations dites « civilisées ».

- *bon sens* : la notion de « progrès » ne peut s'entendre que dans une acception (= définition, sens ; ne pas confondre avec « acceptation ») technique ; notre civilisation actuelle est effectivement fondée sur le concept (= idée globale, philosophique) de « progrès matériel » ; (ex : l'*automobile*) ; c'est l'œuvre technique de l'homme qui semble faire des progrès en redécouvrant les « inventions » que les anciens connaissaient déjà bien avant la nôtre puisque bien d'autres *cultures* tout aussi « civilisées » ont précédé la nôtre.

Un examen un tant soit peu attentif des comportements naturels nous montre bien que tout est *cyclique* et non *linéaire*, que la vie et le monde sont un éternel recommencement et qu'il ne peut donc pas y avoir de « progrès » ; en quelque sorte, le païen affirme tout naturellement que « le bonheur est dans le pré », ici et maintenant.

- *Liens* : *automobile*, *utopie*, *humanisme*, *christianisme*, *civilisation*, *culture*, *modernité*,

évolutionnisme, *cycle*, *linéarité*, *égalitarisme*, *droits-de-l'homme*, *nature*, *bonheur*.

- *Citation* : Ils veulent qu'un jour, il n'y ait enfin plus rien à craindre, - un jour, plus tard - la volonté et le chemin qui mènent à cet état, voilà ce que partout en Europe, on appelle aujourd'hui le « progrès ». (Nietzsche, *Par delà le bien et le mal*)



Nouvelles de la Terre

Le « meilleur des mondos » (vinos)

En l'état actuel des recherches ethnocœnologiques, on situe l'apparition des premières vignes il y a 8000 ans en Géorgie, et la première élaboration chez les Sumériens il y a 6000 ans ; nous n'excluons pas que de nouvelles découvertes viennent corriger ces approximations.

En ce qui concerne la France, les premières vignes auraient fait leur apparition en Provence, en pays salyen, donc en Gaule celtique, 600 ans avant l'ère chrétienne, importées, dit-on, par les Grecs de Phocée, la Marseille actuelle.

La France deviendra, au fil des siècles, le grand pays du vin, grâce à un savoir-faire patiemment élaboré, consistant essentiellement en un assemblage subtil de cépages. C'est bien après, au 18^{ème} siècle, que des moines franciscains vont produire du vin en Californie, mais c'est seulement en 1939 que l'idée de la culture de cépages uniques va se développer dans le Nouveau-Monde.

On sent d'ores et déjà pointer la caractéristique essentielle du « rêve américain » des premiers pilgrims : l'uniformisation.

Après leur mal-bouffe, les Américains vont-ils imposer leur mal-boire ? (nous ne parlons même pas de soda brunâtre).

Il est vrai que les Français se résignent vite, par démission et facilité, à adopter les (mauvais) us et coutumes des conquérants. « Ils sont prêts à faire table rase du passé », disait Sébastien Lapaque dans un article du Figaro magazine du 28 août 2004. « Trop d'appellations, trop de cépages, trop de climats, trop de millésimes, trop de terroirs... trop de bouteilles différentes, trop de vigneron aux noms compliqués, trop d'étiquettes nouvelles... »

Trop de diversité, en somme, c'est-à-dire trop de nature. Parlons-en, de la nature...

« On attend le jour où ils exigeront un vin

mondialement uniforme, conditionné, en canettes aluminium. Un « vin de la Victoire » comme « le gin de la Victoire » que savoure Winston Smith à la fin de « 1984 ». On se souvient des mots avec lesquels George Orwell commente la résignation de son héros, à la dernière ligne de son roman : « Il aimait Big Brother ».

Nous en serons là lorsque nous serons résignés à boire des vins de néocépage, technologiquement parfaits, simples euphorisants destinés à embrumer nos cerveaux pour nous aider à supporter l'impitoyable monde moderne. Pourquoi d'ailleurs ces breuvages seraient-ils encore fruits de la vigne, soumis aux intermittences du ciel et aux caprices des hommes ? La viticulture industrielle pourra demain produire des vins hors-sol, avec trois récoltes sous serres garanties par an en Hollande, en Chine et en Australie. Après-demain, des arômes de synthèse, des levures sèches et un peu d'alcool blanc suffiront à transformer un jus de raisin pasteurisé en grand cru classé. Vous riez ? Nous y sommes presque. »

Il n'y a rien à ajouter à ce constat. A quoi cela aura-t-il servi que Dionysos, le porteur de joie, c'est-à-dire de vigne, prenne la peine de transformer l'eau en vin, idée que lui a piquée déjà à l'époque ! - l'exemple vient d'en haut - Jésus, le dieu des pilgrims ?

Ludovic Dorant



Nouvelles de la Terre.....

Un danger pour la diversité : les invasions biologiques.

L'homme n'est pas le seul responsable du processus d'uniformisation en période de Kali-Yuga, comme nous venons de le voir à propos du nectar des dieux, le vin.

Certaines espèces végétales et animales peuvent bouleverser le fragile équilibre qui est la condition même de la sauvegarde de la diversité et de leur survie, en débordant de leur milieu naturel originel.

Loïc Chauveau, dans l'Express du 15 avril 1999, nous explique ce qu'est une invasion biologique. « C'est l'installation rapide d'espèces exotiques dans une région différente de leurs aires d'origine. Pour réussir, l'invasion doit passer par trois phases : arrivée des premiers individus, établissement d'une population et, enfin, dissémination de l'espèce et augmentation de l'aire colonisée. Cette faculté de se propager n'est pas donnée à tout le monde. Il faut pour cela des espèces solides, pas regardantes sur les conditions de vie et dotées d'une solide fertilité. Ce qui explique que ces organismes soient en grande partie nuisibles. »

La recrudescence des allergies en France est due pour une bonne part, dans la vallée du Rhône, à « l'ambrosie à feuilles d'armoïse », une mauvaise herbe américaine (encore !) qui s'est faufilée dans la soute à bagages lors du voyage du tournesol en Europe. Autre clandestin, le séneçon nous vient d'Afrique du Sud et envahit les Pyrénées ; il est toxique pour le bétail qui, par conséquence, voit réduire la surface de ses pâturages. D'autres Américains, animaux cette fois, comme le rat musqué et le ragondin, ou encore la tortue de Californie colonisent nos rivières, toujours au détriment des espèces d'origine. Les scientifiques, biologistes et agronomes, demandent un contrôle des plantes et animaux à nos frontières afin de préserver les espèces locales, et la biodiversité d'une manière

générale, car il apparaît que les invasions ont tendance à se multiplier depuis ces dernières dizaines d'années.

Et pour les espèces invasives résidant déjà en France, y a-t-il une solution ?, selon « Le Monde » du 4 août 2004, « des opérations de gestion des populations ou d'éradication ont été mises en place en France. En 1994, l'équipe « Gestion des populations invasives » a élaboré une méthode de lutte contre des vertébrés invasifs, fondée sur le piégeage et l'utilisation d'un anticoagulant. La technique a été appliquée dans 45 îles et îlots de Bretagne, de Méditerranée et des Antilles françaises où de nombreuses espèces autochtones étaient menacées. Dix ans plus tard, la biodiversité de ces îles a été restaurée et les espèces invasives (rat noir, rat surmulot, mangouste) ont été éliminées. »

Le remède est évidemment difficile à mettre en œuvre. On peut voir en effet l'impuissance des états industrialisés face à la propagation de la grippe aviaire. Les oiseaux, ou les rats noirs, ne savent pas s'arrêter aux frontières comme l'avait fait fort aimablement le nuage radioactif de Tchernobyl. Il est vrai qu'à l'époque de la catastrophe, les accords de Schengen n'avaient pas encore supprimé lesdites frontières...

Isabelle Lascaud



Nouvelles de la Terre

Les plantes aiment les hommes

Le concept de « cristallisation sensible »



Si vous rêvez d'un autre monde, avec une terre ronde, une lune blonde et une vie féconde, réjouissez-vous : il vous suffit d'ouvrir les yeux car vous y vivez !

Bien entendu, avec tout ce qu'on vous a ordonné d'apprendre par cœur, sur le « Raisonnable », l'« Esprit scientifique », la « Rigueur » et tous ces principes qui sentent plus la morgue que la vie, il n'est pas évident de le reconnaître.

Pourtant, je vous assure que si vous ouvrez l'œil... et le bon, celui qui mène à votre cœur, vous vous rendrez compte que la vie réelle est bien plus belle que celle racontée par les livres de biologie.

Je me propose donc ici, sans aucune modestie, de distiller quelques éléments de couleurs, aptes à réenchanter ce monde qui ne chante plus.

Alors, il me semble intéressant, tout d'abord, de proposer une alternative poético-scientifique à l'idée communément admise que la matière dicte ses lois à ce qui existe et que le déterminisme en est l'expression. Une sorte de matérialisme historique ! Cette conception, dont la philosophie des « Lumières » a été la championne, permet de se débarrasser de l'idée d'une volonté immanente à l'origine de tout, ordonnatrice et harmonisatrice – l'encombrant Dieu, dont le concept représentait pour les libertaires-libertins une insulte personnelle à leur épanouissement.

Seul, le hasard et la nécessité se trouvent alors à l'origine de ce qui existe ... et l'Homme en

est la réalisation la plus aboutie, donc la plus parfaite. Il se trouve donc avoir de facto le rôle d'ordonnateur de la sauvage et déraisonnable nature... en se débarrassant de l'idée de Dieu, les Lumières ont permis à l'Homme de le remplacer, celui-ci devenant à son tour un demiurge vengeur et omniscient.

Les règnes terrestres sont interdépendants

Je vais, pour ma part, essayer de démontrer que l'Homme n'est pas au-dessus des règnes mais fait partie simplement de ce qui existe comme un élément du Tout dans lequel il est inscrit et qui est inscrit en lui... Réenchanter le monde !

L'Harmonie existe ! Elle est le but vers quoi tend tout ce que j'appellerais la « Création » par commodité sémantique. Comme c'est un but, avant qu'il ne soit atteint, un autre état existe, sorte de perfectionnement dysharmonieux. Cette harmonie, cet équilibre, est une des lois fondamentales de la « Création », une sorte de signature laissée par la volonté créatrice.

Ainsi, une méthode empirique utilisée en biodynamie permet de voir si un produit a atteint cet état d'harmonie ou non. On l'appelle la *cristallisation sensible*. La méthode part du principe que tout est relié à tout (conception holistique du monde) et que cette loi de l'harmonie peut être détectée en utilisant des cristaux de cuivre qui donneront des formes géométriques abouties lorsqu'un produit se révèle « harmonieux » et des formes irrégulières si ce n'est pas le cas. Plus les cristaux sont ordonnés, plus le produit est bon, positif.

« Les cristallisations sensibles, ou « thésigraphies » sont des images à peine croyables. Dans ces tourbillons immobiles, on peut lire la vie et la mort, la santé, la maladie, la pureté et la pollution, l'énergie et l'entropie, l'ordre et le chaos. Des tests de qualité agricole aux recherches sur les « champs du vivant », ces arborescences bizarres et superbes enseignent à leur manière des choses cachées depuis la nuit des temps. » dit Jean-Pierre Lentin.

C'est un étudiant en physique-chimie, disciple de Steiner qui va mettre en pratique l'intuition du maître, vers 1920, au sous-sol du fameux Goethaenum, le siège communautaire où Rudolf Steiner rassemblait ses étudiants.

« Le 20^{ème} siècle a vu l'apogée de la biologie moléculaire, virtuose des appareillages chimiques et électroniques de gros calibre, championne de l'étude de la vie dans ses composants microscopiques et ses rouages moléculaires.

C'est l'approche « réductionniste », on doit lui tirer son chapeau. On peut aussi critiquer ses lacunes. Et puis, parallèlement, discrètement, une autre science est née, globale ou « systémiste ». Elle utilise parfois des procédés apparemment beaucoup plus simples ; la cristallisation sensible en est un. Mais les processus qu'elle met en évidence sont d'une subtilité prodigieuse. » poursuit Lentin.



L'harmonie, principe essentiel de la fabrication d'un breuvage à consommer avec modération

Prenons l'exemple de la transformation du jus de raisin en vin.

Quand on fait cristalliser ce cuivre au cours des différentes étapes de la transformation du jus de raisin, on se rend compte que, dans le jus simple, les cristaux donnent de belles formes.

Quand le jus commence à fermenter, ces formes harmonieuses disparaissent.

Quand le vin a fini son évolution, les cristaux se regroupent à nouveau harmonieusement. Le même phénomène se constate à l'étape suivante, à savoir la transformation du vin en vinaigre ; les formes régulières des cristaux ne réapparaissent que lorsque le processus de transformation arrive à terme, une fois le vinaigre stabilisé.

Apparemment, l'harmonie ou la dysharmonie des composants du raisin ont influencé la cristallisation du cuivre qui est devenu alors le témoin de cette transformation.

Le principe de « cristallisation sensible » tel qu'il se manifeste en phytothérapie

Par cette même méthode, on peut mesurer l'efficacité des principes actifs que donne une plante médicinale. Il faut savoir que ces principes sont souvent des productions annexes, voire des déchets pour elles, donc qui ne leur servent à rien. La robustesse de ce qui est dans la nature devrait nous faire penser qu'une plante « non-élevée » par l'homme devrait être plus efficace dans son utilisation à des fins thérapeutiques qu'une plante amollie par les soins de celui qui la cultive ; on sait bien que les éléments de « confort » aboutissent à un certain relâchement. Il n'en est rien ; c'est le contraire qui se passe, sans aucune manipulation génétique. Les mêmes plants, laissés dans leur milieu naturel ou, au contraire, cultivés, élevés par les soins d'un homme, ne donnent pas les mêmes résultats : ceux cultivés donnent beaucoup plus de principes actifs et de meilleure qualité après la cristallisation sensible. Si je reprends mes propositions de base concernant l'harmonie et l'interdépendance, la liaison de tout avec tout, l'explication devient très simple : la plante qu'on soigne sait qu'on le fait pour obtenir d'elle quelque avantage en retour. Il s'agit donc d'une politesse qu'elle rend à son soigneur, d'un échange qu'elle opère avec celui qui l'entretient, en lui donnant une plus grande quantité de principes actifs qu'elle produit habituellement, naturellement.



Les plantes ont-elles une âme ?

Saviez-vous que, fixé sur une plante, un électro-encéphalogramme réagit et constate l'existence d'ondes de type cérébral ? Que ces ondes s'affolent si on maltraite une plante à côté de celle sur laquelle sont posés les électrodes ? Qu'il existe une espèce d'acacia africain qui change momentanément la composition chimique de sa sève à l'approche de troupeaux d'antilopes pour se rendre désagréable au goût, et même qu'il a la possibilité de prévenir les acacias alentour de cette arrivée imminente afin qu'ils puissent prendre les mêmes dispositions ?

La biodynamie, ce concept créé par l'anthroposophe Rudolf Steiner, qui prend en compte cette inter-relation universelle, préférera que les soins aux plantes utilisées en phytothérapie soient donnés par des gens jeunes et en bonne santé, ceci afin d'obtenir le meilleur d'elles, en supprimant les influences négatives.

On peut alors se rappeler la philosophie zen qui met un soin particulier à maîtriser les pensées et qui fait du forgeron, maître de l'art dans la fabrication des katanas (les sabres), un quasi-prêtre, maîtrisant tout ce qu'il apporte dans la lame, particulièrement ses apports psychiques.

Ces quelques éléments décrits, des questions se forment en moi. Quelle peut être la place de celui qui se considère comme le centre du monde, *l'Homme*, si tout lui démontre qu'il n'est pas le seul être pensant ou sensible et que même les objets qui semblent inanimés ont une âme, comme les traditions premières le savent depuis toujours ? Quel peut être le comportement de celui qui se rend compte que, quoiqu'il se passe, où que cela se passe, tout a une influence sur tout ? Que chaque acte, chaque pensée, modifie son entourage ? Qu'il n'est pas l'inventeur ni l'ordonnateur des règles qui régissent cet entourage ?

Les questions sont posées... Les réponses appartiennent aux profondeurs de l'âme de chacun d'entre nous.

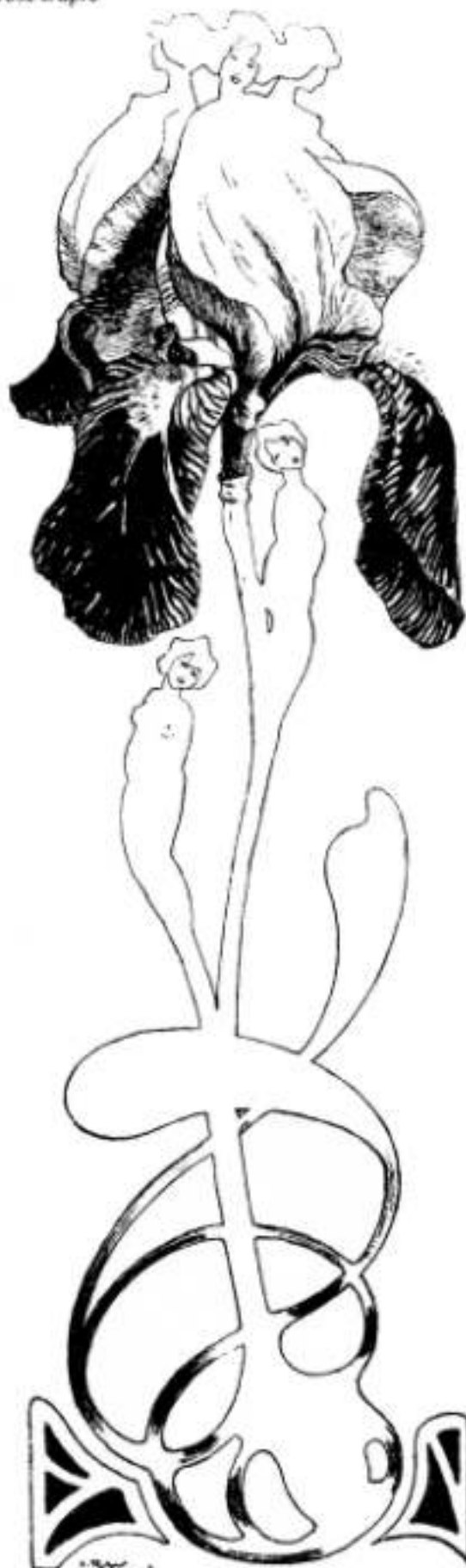
Laurent Winter

« Cristaux sensibles » de Marie-Françoise Tesson et Miguel-Angel Fernandez, aux Editions du Fraysse.

Nouvelles Clés : (site internet) « Nous sommes des

entités psychosomatiques », article de Jean-Pierre Lentin.

La biodynamie dans l'œuvre de Rudolf Steiner. Voir dans la rubrique A lire, l'ouvrage sur Steiner de José Dupré



HYPERBORÉE

Formule d'abonnement

Nom :

Prénom:

Adresse :

Tél (facultatif) :

Courriel (facultatif) :

Je souscris un abonnement d'un an (4 numéros) à la revue « Hyperborée »
d'un montant de 32 euros pour la France

36 euros pour les DOM-TOM et l'étranger.

Ci-joint chèque à l'ordre du Crusoe, à envoyer à Crusoe c/o P.E. Blairon,
Château de Roquefavour, 13122, Ventabren



La langue des Dieux

LE PACTE DES LOUPS

Parmi les grands films évocateurs d'initiation, celui de Christophe Gans pourrait bien se tailler la part du loup sinon celle du lion, mais d'un loup d'une voracité phénoménale. Hanté depuis son plus jeune âge par le mythe de la gémellité, il imagine des néo-Dioscures pour nous entraîner à leur suite dans un dédale mythologique où la bête du Gévaudan remplace le Minotaure et où deux frères de sang se substituent à Thésée. Dans ce labyrinthe aucun fil d'Ariane pour nous guider si ce n'est celui ténu mais tenace du symbole. Comme tout conte n'est bien souvent que l'écho lointain d'une légende, celle-ci n'est à son tour que la réduction « ad verbum » du mythe, son rétrécissement. L'intervention de la dimension historique donc factuelle, tend à gommer sa principale raison d'être de ce dernier car, plus que de devenir, il est gage d'éternité et sa naissance s'avère concomitante à celle d'une tradition, d'un peuple, d'une cité. En s'éloignant résolument de la légende et de l'histoire, Gans nous rapproche du mythe.

L'action se situe en Gévaudan, terre des conquérants si l'on en croit la traduction du nom de ce peuple celte venu de Francfort sur Main : les Gabales dont dérive le nom du territoire. Vers la fin du dix-huitième siècle, cette province française fut en effet le théâtre d'atroces événements. Pour tout Lozérien conscient de sa lignée, il est bien sûr tout à fait impossible de ne pas évoquer le thème inspirateur du film : La bête du Gévaudan. Elle a gravé dans leur mémoire collective de terrifiantes runes qu'elle a teintes pour certains du sang de leurs ancêtres. L'emploi du nom de ces caractères germaniques trouve sa justification non seulement dans l'origine de ce peuple, mais aussi dans le fait que ce mot rune signifie mystère et se fait ainsi évocateur de la terreur sacrée provoquée du fait des nombreuses victimes d'un loup énorme échappé, personne n'en doutait, de l'enfer. A la question dubitative de Fonsac, naturaliste des jardins du

roi : « mais si ce n'est pas un loup qu'est ce que c'est alors ? » Un tout jeune berger de répondre avec effroi « lou diablo » ! En effet, plus qu'à des crimes (cent cinquante environ en trois ans dans la réalité), ces actes (tout au moins dans le scénario) semblent s'apparenter à quelque rituel satanique dont les victimes ne sont d'ailleurs la plupart du temps que des femmes et des enfants.

A défaut de nous montrer les splendides paysages Lozériens, principal motif de la grogne locale à propos du film, les caméras de Christophe Gans réussissent l'exploit d'en saisir l'âme car, à l'instar de certains dragons des récits arthuriens qui retenaient prisonnières nobles dames ou jeunes princesses, la légende de la bête du Gévaudan en occultait une autre immémoriale celle là, aussi vieille que la terre où elle était née et à laquelle elle avait donné forme ou mieux ses formes : celle de la vieille morte des Bondons. C'est à Jean Frossart dans son livre intitulé *Lozère, Royaume de la Vieille* que nous devons sa délivrance, son retour. Il nous fait part de ses intuitions, de ses recherches puis de sa conclusion quelque peu fantastique : « La déesse mère existe, je l'ai rencontrée. » Nous verrons comment une scène capitale bien que fugitive impose cette figure, tant vénérable que vénérée, comme clé de voûte du film. Nous tenterons de découvrir l'identité secrète de l'acteur principal de toute l'énigme. Acteur ou actrice ? Car prisonnière de sa gangue de pierre, l'aïeule comme d'une chrysalide attendait pour renaître la mort de la bête.



1. LES MYTHES

Les Bondons, un pays hors du temps

Dans l'émission *Ushuaia* que Nicolas Hulot a réalisée dans ce territoire, nous volons de concert avec des oies sauvages, des causses du Méjean aux contreforts du mont Lozère jusqu'aux « puechs »¹ des Bondons où nous découvrons non seulement l'aspect extérieur de la déesse mais surtout, les richesses les plus secrètes, les plus sacrées qu'elle recèle en son sein, dans sa matrice. Au cœur du film « Le Pacte des loups », un remarquable fondu-enchaîné établit, le temps d'un souffle, l'identité entre la terre mère et le personnage le plus énigmatique du film qu'incarne Monica Bellucci : Sylvia. Le miroir de l'alcôve où elle exerce ses talents de prostituée offre plus qu'un reflet, un double de la pièce et des amants endormis. Tel un œil nyctalope, il surprend l'au-delà de ses apparences et reflète la terrifiante complexité de cette aventurière dont la véritable identité va se révéler hypostase de la nature dispensatrice de vie et de mort tandis que les laiteuses rondeurs de son corps se fondent et se confondent avec celles d'éminences enneigées, prodigieuse poitrine de la dame des Bondons.



Dana, la déesse primordiale

A propos de ce dernier terme, « Don » pourrait être la transposition gauloise de *Dana*, nom de la déesse tutélaire des *Tuatha De Danaan*, peuple qui, d'après le mythe irlandais, était venu des cieux. Lorsque Nicolas Hulot se pose avec son ULM, nous voyons s'élever derrière lui deux collines jumelles, les seins de la grande-mère acéphale (sans visage) dont le souvenir s'est conservé au néolithique dans les figurines de

déeses stéatopyges (comme pour les « vénus » de Lespugne ou de Laussel). Accompagné d'un spéléologue il nous fait pénétrer dans les entrailles de cette montagne où, au bout d'une rivière souterraine, nous attend un spectacle hallucinant. Bravant les lois de la pesanteur, les stalactites font fi de la verticale, se projettent horizontalement, remontent, fusent en diagonales, explosent en étoiles et forment ainsi un immense réseau de toiles arachnéennes, adamantines et pétrifiées. Ces « excentriques » (c'est leur nom) une fois purifiés des salissures humaines parent d'une blancheur virgine le cœur de la divinité. Paradoxe éternel de ces vierges mères dont l'ultime avatar est Marie : noire quand elle est Notre-Dame de dessous terre, elle resplendit blanche et lumineuse après l'assomption auprès de son fils, comme l'on voit parfois la pleine lune en ciel d'azur au côté de l'astre du jour.

Le masque de dentelle, un loup que porte Sylvia la prostituée (*Iupa* en latin) lorsqu'elle accueille De Fronsac se fait hiéroglyphe et nous livre la clé du personnage. Bien loin d'être l'agent de Babylone (la louve du Dante) elle en est l'antithèse et l'homonymie de son prénom avec celui de Sylvia Rhéa nous la révèle prostituée sacrée. En effet, à la Vestale mère de Romulus et Remus accusée à tort de relations amoureuses coupables va se substituer comme nourrice une blanche louve dont on fera l'emblème totémique de la Rome première. Fils de Mars, les deux héros romains manifestent un principe guerrier et du reste, dans bien des traditions, cet animal incarnera la fureur combative. Ainsi peut-on déjà subodorer, mais nous y reviendrons, que les relations entre Sylvia et De Fronsac, personnages archétypaux, outrepassent et de loin les apparences. Car si la louve allaite les nouveau-nés, c'est à une seconde vie que Sylvia va tenter d'éveiller Grégoire, d'où le caractère véritablement initiatique du film. Le mythe du monstre dévoreur est par principe indissociable de leur audacieux traqueur qui, par sa quête et ses actes, va progressivement tenter de s'élever au-dessus de la simple condition humaine jusqu'à intégrer en cas de réussite le panthéon divin. C'est une des voies que recouvre traditionnellement le terme d'initiation.



¹ Terme « gabalitin » signifiant « puy », comme dans Puy de Dôme ou Puy de Sancy, désignant une hauteur de quelque importance.

Bêtes légendaires du Nord

Parmi les différentes mythologies qui se sont fondues dans le creuset hexagonal Français, il en est une presque oubliée de nos jours, c'est l'Edda, œuvre didactique de Snorri Sturluson et somme des principaux mythes de l'Europe du Nord. Il va sans dire que Christophe Gans n'y a sans doute pas cherché d'inspiration dès lors que les légendes gréco-latines regorgeaient suffisamment de monstres mangeurs d'hommes tels que le Sphinx, la Gorgone ou encore le lion de Némée étouffé par Hercule. Cependant, s'il existe un monde où l'importance de l'entité dévoratrice est poussée jusqu'au paroxysme, c'est bien au Nord qu'il faut le chercher puisque du loup Fenrir (Animal apocalyptique des Germains) va dépendre non seulement le destin du ciel et de la terre mais également celui des dieux qui, l'ayant nourri dès son plus jeune âge, se virent vite obligés de l'immobiliser. Mais ceci fut une autre paire de manches ou plutôt de chaînes comme nous le verrons par la suite. Tolkien, le sublime inventeur du *Seigneur des Anneaux*, s'est directement inspiré de ce thème dans une des plus héroïques histoires d'amour jamais écrite, celle de Beren et Luthien, narrée dans son œuvre posthume, *Le Silmarillon*², véritable bible du monde occidental. Mais le sujet du film, la bête en l'occurrence, n'est pas le seul à trouver son double dans les mythes septentrionaux. Comme nous le verrons, les héros du film eux-mêmes vont montrer des similitudes avec les dieux Vikings³. Quand au pays, encerclé de pics et de montagnes enneigées une bonne partie de l'année, il semblait que les Gabales l'eussent, depuis leur contrée d'origine, apporté dans les bagages. Ce territoire sauvage, durement éprouvé par les guerres de religion, les pillages et la peste, ne vit dans la bête qu'un ultime fléau venu pour le punir de son indéfectible paganisme (*paganus* a donné le mot paysan). A cette époque les curés fustigeaient encore ce peuple à cause de nombreuses pratiques

peu orthodoxes et voyaient dans les divers sorciers et rebouteux plus qu'une concurrence déloyale.



La triade héroïque

Les premières images nous montrent un château assailli par la populace en colère, à la sinistre clarté des torches brandies par des centaines de révolutionnaires avides de sang bleu⁴. Le marquis d'Apchier loin de céder à la peur et déniaient le conseil de ses gens - « Monsieur il faut que vous partiez » - se fait apporter sa plume et des parchemins et se révèle en cet instant scribe, poète et savant afin de laisser en héritage la véritable histoire de la bête du Gévaudan, plus connue que de lui seul. « Il fallait bien que ce monde change, mais les certitudes rendent parfois les hommes aveugles et fous et peuvent même obscurcir leur cœur et les changer en bêtes. » C'est par ces mots que Thomas débute son récit concernant l'apparition, les méfaits, la traque et la mort de la bête. La fin de sa narration nous ramènera à ces premières images établissant du même coup une parenté naturelle entre les sans-culottes et l'horreur animale. Par ce procédé de « flash-back », Gans redonne également au temps sa dimension mythique, car cyclique, montrant ainsi que les enseignements que le mythe prodigue sont atemporels et donc éternels. Devant une telle bravoure la mort se doit d'attendre et Thomas d'Apchier se révèle comme le premier héros de ce conte.

Le meurtre sauvage d'une jeune fille porte d'un seul coup le spectateur au comble de l'horreur, jusqu'au dégoût, tant la noirceur du crime contraste avec la clarté d'un soleil rayonnant ; mais le mystère reste entier car l'auteur de ce forfait nous

² Le Silmarillon p. 102. Ouvrage posthume, mais véritable Grand Œuvre de Tolkien.

³ On pourrait également établir des correspondances avec les héros d'autres traditions, mais cet exemple est spécifique de la tri-fonctionnalité indo-européenne chère à Dumézil et, de plus, l'étymologie visiblement wisigothe des prénoms des barons du Gévaudan tels que Astorg ou encore Odilon, nous a encouragé à faire ce rapprochement.

⁴ Au Moyen âge « ang bleu » et « sang de dieu » s'équivalent.

demeure invisible. Dans cette scène, la passion de Christophe Gans pour la bande dessinée se manifeste. Oscillant entre l'outrance et le réalisme, il utilise les ralentis et les arrêts sur image pour mettre l'accent sur un plan et fixer un instant qui, sans cela, serait par trop fugace, afin d'en accentuer l'horreur où le sublime, marquant ainsi de façon durable sinon définitive la mémoire du spectateur. Les images qui suivent sont à fortiori des vignettes amenant sur le théâtre des opérations un trio, disons même une triade formée des deux héros accompagné du narrateur. Trois personnes aux caractères suffisamment définis pour qu'on y devine des archétypes que nous cernerons au fur et à mesure du déroulement de cette chasse fantastique. A l'égal des femmes pleurant leurs enfants, pleure le Gévaudan et des pluies torrentielles accueillent les impétrants. Comme pour exorciser la contrée, un crucifix⁵ monumental est érigé sur un tertre de pierres ; mais, au seuil de cet abri archaïque, un loup blanc⁶ semble les attendre et symboliser ainsi la survivance en ce pays de croyances séculaires, voire antédiluviennes.



Un cinéma qui s'aventure sur les terres du mythe

Comme chaque fois que le cinéma s'aventure sur les terres du mythe, les principaux personnages sont présentés soit comme des héros, soit comme d'éventuels candidats à l'initiation. Initié on peut l'être à toutes sortes de choses : un jeu, un métier, un art ; mais, à un degré supérieur, son objet ne peut être que l'érudition spirituelle, la

connaissance, l'éternité. Parallèlement au mythe et en concordance avec lui, l'alchimie fût, tant en orient qu'en occident, le domaine virtuel, l'université invisible, où ce genre d'enseignements fût professé. Savoir d'une élite, « omnibus non inveniet datur⁷ » car dangereux pour qui le reçoit. Savoir ésotérique où seule l'intuition intellectuelle est un facteur déterminant. A peine franchie la « frontière humide »⁸, non seulement celle de cette province - pays des mille sources - mais celle tangentielle entre deux mondes ontologiquement différents, que les aventures commencent. Des personnages grotesques car grimés en femmes et que l'averse rend plus ridicules encore, rossent à grands coups de triques un vieil homme et sa fille. Un hennissement, deux pieds bottés prenant conjointement contact avec un sol saturé d'eau annoncent que la fête est finie : pour nous elle commence.

Cette image de deux cavaliers tout de cuir sombre revêtus, le col raidi de leurs grands manteaux de pluie joutant les rebords des tricornes a servi d'affiche au film et fut reprise par de nombreuses revues. Le combat au bâton qui s'ensuit restera sans doute longtemps gravé dans les mémoires de tout amateur d'arts martiaux. De ces deux hommes un seul va, de fait, réduire à quia la meute des agresseurs, se révélant ainsi être le guerrier de ce duo alors que le premier, impassible et immobile, confiant en l'invincibilité de cet autre lui-même, reste sur son destrier à la place qui est la sienne. En cet instant le narrateur fait les présentations : « Le chevalier Grégoire de Fronsac, naturaliste des jardins du roi, bel esprit, libertin et vétéran des guerres indiennes » ; en deux mots, un chevalier savant⁹. Justice est donc rendue, au moins en apparence car le pays de la bête où les vaincus leur souhaitent la bienvenue est rempli de *malandres* et si le cœur du vieillard semble abriter un ciel bleu qui perce jusqu'à ses yeux, les

⁷ Que l'on ne doit pas révéler à tout un chacun.

⁸ Selon l'heureuse formule du médiéviste Jean Frappier et qui, désignant un cours d'eau, une pluie ou même une brume dans les récits celtiques et arthuriens, marquent la limite entre le monde humain et celui de féerie.

⁹ Il est intéressant de noter qu'à l'origine la scène de combat était trois fois plus longue car de Fronsac y prenait part. Mais plus que la logique c'est le mythe qui l'a emporté car le rôle de ce chevalier se devait d'être parfaitement défini pour être vraiment archétypal. Presque un mois de tournage sacrifié, mais la cohérence du film était à ce prix. Gans donne ainsi presque malgré lui une aura de sacralité à ses personnages (ni détectives, ni super flics) et en fait des héros au sens antique du terme.

⁵ Jadis à la croisée des chemins se dressaient des Hermès, pierres ou statues dédiées au dieu Mercure identifié par les Romains à l'Odinn Germanique. La ressemblance entre le crucifix et la rune Algiz, PC, associée à Odinn se révèle troublante. Quand à la « croisée des chemins » (expression connue des lecteurs du Seigneur des anneaux), c'est le lieu d'un péril constant et assuré.

⁶ Comme nous l'avons signalé plus haut, la louve romaine est blanche.

portes de sa demeure s'avèreront être celles des enfers. Quant à sa fille, elle se dévoilera l'égérie d'une étrange tribu. Cette jeune personne aux allures d'aguichante gitane accroche d'un regard celui qui vient de la sauver : « un étranger dont on ne savait presque rien sauf qu'il s'appelait Mani¹⁰ ». C'est au château d'Apchier qu'ils font la connaissance d'un jeune homme qui se propose spontanément d'être leur hôte et leur guide tant que durera la traque et l'amitié qu'il leur témoigne d'emblée ne se démentira jamais au point que, plus tard, il sera leur chantre. Voilà donc nos trois héros réunis : le savant, le guerrier et le maître des lieux. Grégoire de Fronsac n'est pour l'instant encore que chasseur d'images (dessinateur et aquarelliste). Car, si la taxidermie dont il fait profession implique la maîtrise des formes et de l'illusion, il se veut avant tout homme de raison, traqueur de fantasmes et malgré les descriptions toutes identiques de la bête il n'y voit, pour l'instant, qu'une fable funeste née de l'inconscient collectif d'un peuple encore tenu à l'écart d'un siècle qui se dit « des lumières ». Quand à Mani, retenons cette image où seul, par une lucarne, il contemple les éclairs¹¹.

Alain Colomb

Suite et fin de cet article dans le prochain numéro d'Hyperborée.



¹⁰ N'oublions pas que chez les Indiens le nom de Manitou est l'expression du principe divin. En anglais, Man signifie homme mais dans la tradition hindoue Manu (prononcer Manou) est l'homme vivant.

¹¹ Par la suite nous allons tenter de montrer le parallèle existant entre Mani et le dieu Thor maître justement de la foudre que symbolise son marteau – le *Mjölnir* – lanceur d'éclairs.



A LIRE

Pierre Gordon

*un auteur méconnu,
une œuvre dédiée au retour du sacré*



Le préhistorien de la religion

Pierre Gordon n'est pas un auteur aussi célèbre que René Guénon, Julius Evola ou Mircéa Eliade ; pourtant, son œuvre est d'une importance capitale pour tous les hommes en quête de la Tradition primordiale.

Nous savons peu de choses sur cet auteur qui, toute sa vie, garda un anonymat farouche autour de sa personne au point que la revue *Atlantis* (1) le compara à Fulcanelli.

Une chose est certaine : Pierre Gordon est un pseudonyme. Nous savons toutefois par diverses sources (2) que Pierre Gordon était agrégé de philosophie, Master of Arts de l'Université de Cambridge et titulaire de nombreux diplômes acquis dans des universités françaises et étrangères et qu'il suivit les cours de Sir James Frazer (3). En 1964, il s'était fait remarquer en publiant deux ouvrages : *L'initiation sexuelle et l'évolution religieuse* et *L'image du monde dans l'Antiquité*. Puis trois études seront publiées dans la célèbre revue *Les Cahiers du Sud*, en 1950 : *Les Vierges noires*, *L'Origine et le sens des Contes de fées*, et *Mélusine*. Il écrira aussi dans différentes revues dont *Les Cahiers d'Hermès*.

Avant de s'éteindre le 13 mai 1951, soit cinq mois après la mort de René Guénon (4), Pierre Gordon nous offrait un de ses derniers ouvrages : *L'origine de l'humanité d'après les traditions anciennes*.

A la recherche du Paradis perdu

Pour Pierre Gordon, l'Age d'or de l'Humanité baignait dans une théocratie dont serait issue la Tradition primordiale et rien n'existait en

dehors d'elle mais, suite à une catastrophe inconnue, l'homme allait chuter dans la matière jusqu'à la pénombre de ce monde. Depuis, l'être humain est à la recherche de ce paradis perdu, de cette *radiance* comme la définit lui-même Pierre Gordon.

Tous les ouvrages de Pierre Gordon vont donc traiter de cette *radiance*, de cette recherche d'une humanité première faite de rites magiques, de mystère.

La *radiance* structure le monde des phénomènes de la création manifestée. Les rites sacrés, les manifestations divines découlent de cette Tradition primordiale, ils sont comme une planche de salut qui permet de réintégrer l'Homme au sein du cosmos, de retrouver l'Etre, l'Unité perdus.

Pierre Gordon nous apprend l'importance des rites initiatiques, des cultes matrimoniaux souvent dédiés à la grande déesse. Il fait ainsi toute la lumière sur les manifestations du sacré telles qu'elles devaient se dérouler dans le monde souterrain, royaume secret et terrible où l'impétrant se baignait de lumière et de force pour de nouveau affronter le monde. Dans le paganisme, manger de la viande, c'était communier avec les dieux ; pour le christianisme, c'est la chair du Christ (le surhomme) que l'Homme va consommer pour devenir dieu (5). Ainsi, il n'y a aucune rupture entre les différentes religions qui se succèdent au fil des cycles de l'Humanité adamique. Nous vous conseillons vivement de vous plonger dans l'œuvre de ce grand écrivain et nous souhaitons qu'il trouve enfin sa place dans toutes les bibliothèques de l'Honnête homme.

Aujourd'hui, la majeure partie de l'œuvre de Pierre Gordon est éditée ou en voie de réédition grâce à de petits éditeurs courageux, comme les éditions Arma Artis ou Signatura et aussi grâce à la ténacité de ses nombreux lecteurs.



L'œuvre

Les Fêtes à travers les âges, Arma Artis, 1998.

Le Géant Gargantua, Arma Artis, 1998, indispensable pour tous les tenants et chercheurs du paganisme européen. *L'Image du monde dans l'Antiquité*, éditions Arma Artis, 1981.

L'Initiation sexuelle et l'évolution religieuse, éditions Arma Artis, 1981.

Le mythe d'Hermès, éditions Arma Artis, 1985.

L'Origine de l'humanité d'après les traditions anciennes, éditions Arma Artis, 1992.

Les Origines lointaines de la franc-maçonnerie et du compagnonnage, éditions Arma Artis, 1984.

Les Racines sacrées de Paris et les traditions de l'Île-de-France, éditions Arma Artis, 1992.

La Religion des primitifs, éditions Signatura, 2004.

La Révélation primitive, éditions Arma Artis, 1980. La meilleure introduction à la Tradition primordiale.

Le Sacerdoce à travers les âges, éditions Arma Artis, 1994.

Les Vierges noires + l'Origine et le sens des contes de fées, éditions Signatura, 2004.

Les Origines de Rome et la valeur historique de la légende, éditions Arma Artis, 2004.

Hiéronymus

Notes :

1. Revue Atlantis n°94, p. 335, 1998.

2. Le professeur Emile Poulat écrit un article lors du 20^{ème} colloque de Politica hermetica : « Qui était Pierre Gordon », Politica hermetica n° 10, p. 175 à 178. éditions l'Age d'Homme, 1996.

Un colloque « Pierre Gordon » fut aussi organisé au sénat le 21 octobre 1995 sous la présidence de Jean-Pierre Laurant.

3. Célèbre ethnologue britannique. Ses ouvrages les plus connus sont *Le Rameau d'or*, éditions Robert Laffont, collection Bouquins, 1988 et *Mythes sur l'origine du feu* éditions Payot, 1969.

4. Il est intéressant de noter que Pierre Gordon avait proposé à la célèbre revue Les Cahiers du Sud un poème en l'honneur de René Guénon que celle-ci avait décliné.

5. L'Eucharistie.

Jean Mabire nous a quittés

« Demain doit naître une religion qui retrouve la voie sacrée des Hyperboréens. Elle mobilisera la nostalgie et la volonté. Elle seule nous donnera la force d'affronter les temps terribles qui se préparent, derrière les illusions du progrès et les mirages du confort. Mais la religion secrète que je pressentais ne sera pas révélée par quelque prophète étranger. Elle existe déjà au cœur de chacun de nous. Ce qui importe désormais, c'est de faire assez de silence pour entendre la voix de notre conscience ancestrale... »

Dans ce jour qui tombait, je n'étais pas seul. J'avais rencontré tant de compagnons au cours de cette longue marche de l'Islande à la Bavière et de la Baltique à la Manche.

Les vagues roulaient avec un bruit qui s'amplifiait et couvrait peu à peu les gémissements du vent. Toute la mer vivait à l'image de notre monde. D'âge en âge. De vague en vague. Tout recommençait. Des oiseaux volaient au ras de l'eau suivant leur route, cherchant leur vie, poussant leur cri. Il n'y avait plus qu'un halo clair dans le ciel. Je croyais distinguer l'île, d'un gris sombre au-dessus des vagues. Mais je n'en étais même pas certain. Je me trouvais soudain très bas sur cette plage. Totalement dominé par cette mer qui semblait maintenant escalader le ciel. Les vagues montaient vers les nuages. Très haut, avant de déferler et de mordre le sable avec de grands jaillissements d'écume. Une nouvelle rafale de pluie me cacha les dunes, comme si ma retraite se trouvait coupée. Je levai les bras vers le soleil. Je savais exactement où il se trouvait. A l'ouest de notre monde. Giflé par le vent et la pluie, je saluais l'astre invisible, mais tellement présent tout au long de cette histoire. Je connaissais le sens même de notre combat : le soleil retrouvé des Hyperboréens restait le soleil invaincu. »

Ce sont les dernières lignes de l'ouvrage de Jean, « Thulé, le soleil retrouvé des Hyperboréens » (Robert Laffont).

Il n'y a rien à rajouter. Il a tracé notre chemin. Nous essaierons d'être à la hauteur. Quelque chose nous dit que ce ne sera pas sans lui. Il nous l'avait promis.



« Rudolf Steiner » par José Dupré

José Dupré est un éveilleur ; on a pu constater la pertinence de ses analyses et sa vision prophétique dans la revue « Roquefavour ». Son œuvre se consacre à l'ésotérisme chrétien dans ce que ce dernier peut se trouver porteur des anciennes spiritualités ; à ce titre, l'étude du catharisme et de l'anthroposophie constituent l'essentiel de son œuvre. Son dernier livre retrace la vie et s'intéresse à l'œuvre de Rudolf Steiner sous le titre « Rudolf Steiner, l'anthroposophie et la liberté ». José Dupré est « l'un des rares francophones en mesure de poser un regard à la fois libre et informé sur la genèse et la portée du corpus steinerien. Il en résulte ce traité monumental (560 pages) ».

Rudolf Steiner, l'anthroposophie et la liberté de José Dupré.

En librairie ou à commander à l'éditeur : Editions La Clavellerie 24650 Chancelade (Dordogne), format 16x23, 24 euros.

La REVUE des REVUES

Voies païennes

Nous avons reçu le n° 2 de la revue « Voies païennes » dirigée par Anne Masseron.

Magazine très dense qui consacre cette fois un dossier au chamanisme. La revue explore également toutes les facettes actuelles d'un paganisme en plein renouveau, écologie, activités des groupes païens européens, survivances des rites, géographie sacrée constituant la trame des diverses rubriques.

C'est ainsi qu'on réalise à quel point les anciennes spiritualités auraient pu constituer de solides armatures à un monde « moderne » emporté par la tourmente ; tourmente créée essentiellement par la névrose et par les excès des monothéismes - les religions du Livre - qui se sont imposées et ont succédé aux religions naturelles. Pour en arriver à « ça » !

Fort heureusement, quelques-uns défrichent les chemins de l'Âge d'Or, chemins devenus invisibles, recouverts par les ronces, mais toujours présents pour qui sait les repérer et

prendre la peine de les dégager. « Voies païennes », comme son nom l'indique, fait office de « patrouille de reconnaissance ».

Voies païennes, la revue des fois natives d'Europe : semestriel, abonnement 15 euros, 68 pages. site à consulter sur internet : www.voiespaïennes.org.

Renaissance européenne

Mélangant la spiritualité (païenne et hérétique) et le politique européens, cette revue trimestrielle pose des jalons au futur européen. Dirigée par Georges Hupin, le secrétariat est assuré par Dominique Hardebolle, oudekerkstraat 14, 2018 Antwerpen (Anvers).

La Nouvelle Revue d'Histoire

Le dernier numéro de cette excellente revue d'histoire disponible en kiosque est consacré au cinéma, celui, bien sûr, ayant pour thème l'Histoire.

Ce qui donne l'occasion à son directeur, Dominique Venner, d'écrire un article sur Excalibur, démontrant la richesse du symbolisme primordial qui sous-tend l'intégralité du film de John Boorman. Venner montre aussi une parfaite connaissance des mythes boréens à travers ses commentaires sur les apparitions ésotériques du mythe du Graal dans ce film qu'on ne peut appeler autrement que « légendaire ».

Au sommaire du n° 2 d'Hyperborée à paraître le 21 juin.

Les suites et fins des articles : Le Pacte des loups et La fin tragique des Hyperboréens.

Les origines de l'écriture : l'Europe avant Sumer, les découvertes archéologiques en Europe de l'Est, la runologie,

L'imposture de l'« Ex oriente lux » : les tribulations d'un Européen en Chine, et toutes nos rubriques...

A LIRE

Le Trésor de la Dame au Cygne blanc

de Pierre-Emile Blairon

Imaginez un grenier rempli d'objets évidemment hétéroclites, un grenier où nulle âme vivante n'a pénétré depuis des années. Tout est uniformément gris, noyé sous une couche épaisse de poussière ; on devine à peine des formes sous les bâches mal ajustées ; et puis un esprit curieux, un jour, ouvre la porte, faisant entrer un rayon de lumière et un courant d'air frais.

L'homme se penche, relève un Pinocchio, antique jouet de bois, et tourne la clef qu'il a fichée dans le dos ; l'automate se met à avancer de son pas saccadé. Pinocchio est la caricature de notre monde avec son nez qui s'allonge. Plus loin, un tableau appuyé contre une commode ; l'homme passe une main sur sa surface et découvre une tache bleue, puis un petit voilier blanc qui se balance entre les volutes des toiles d'araignée, auxquelles se sont accrochées des feuilles de chêne venues on ne sait d'où.

Les couches de crasse s'accumulent sur les toiles des vieux tableaux et leur restauration dévoile des couleurs oubliées.

la célèbre « Ronde de Nuit » de Rembrandt n'a-t-elle pas été nommée ainsi parce que la scène était plongée dans la pénombre ? En réalité, le tableau s'appelle « La Compagnie de Frans Banning Cocq ». On a dit, après nettoyage de la peinture, que la « pénombre » n'était que le « vernis » du temps qui se serait formé au fil des siècles et que « La Ronde de Nuit » était une « Ronde de jour » car comment expliquer les jeux de lumière qui font la beauté de l'œuvre ?

Voilà donc le travail qu'a mené Pierre-Emile Blairon, un travail de restauration, de divulgation, mais à l'échelle d'un site. Dévoiler un monument, des statues antiques, faire revivre la grande Histoire, remettre les êtres et les objets à leur place, faire réapparaître à la lumière tous ces trésors qui avaient été occultés pour les besoins, pire, les intérêts des hommes, au fil des siècles, concordants ou divergents, mais comme autant de couches de crasse qui s'étaient ainsi

superposées jusqu'à nier la profonde vérité de l'origine de leur support.



Le monde rentre dans la pénombre

A la fin d'un cycle, comme la toile de Rembrandt, tout s'obscurcit, le monde rentre dans la pénombre, le brouillard.

Les monuments, les êtres, les choses..., tout peut disparaître, passent les hommes, et leurs œuvres, leurs idéologies et leurs religions, mais le lieu reste, immuable gardien de nos génies, spectateur impassible de nos folies. Le lieu reste, mais certains ont d'autre fonction que cette maintenance passive. Ils doivent être réactivés pour servir non seulement de témoins, mais aussi de réceptacle.

C'est la mission de ce « Cercle magique ». C'est ainsi que l'auteur appelle un périmètre délimité par un rayon de 3 km environ, qui inclut les plus incroyables monuments, vestiges, qui a vu se dérouler d'extraordinaires événements historiques, qui est le siège des plus importants symboles religieux, et le décor de théâtre de vies et de cultures non seulement exemplaires mais aussi emblématiques et même créatrices de toutes nos civilisations. Tout ceci vraiment dans un si petit espace ? Dans un premier temps, il faut bien se rendre à l'évidence. Et l'évidence, le tangible, c'est ce qui se voit.

Le Cercle magique

Dans ce « Cercle magique », on trouve :

- un monument de pierre : le plus grand aqueduc du monde, presque deux fois plus important que le Pont du Gard.
- La seule statuaire celte découverte à ce jour, au sanctuaire de Roquepertuse composée entre



autres du fameux Janus bicéphale, des guerriers assis en lotus, du portique aux têtes coupées. C'était le sanctuaire principal des Salyens, les ancêtres du peuple provençal.

- Une grotte préhistorique, dite Grotte aux Bœufs et, non loin, une autre grotte dite de la Madeleine.

- L'auteur découvre aussi un autre site salyen consacré aux cultes tauroboles, Wiran.

- Un fait historique capital : P.E. Blairon nous raconte la saga fantastique du peuple cimbrique, parti des rives de la Baltique, vient se faire exterminer au pied de l'aqueduc par les légions de Marius. Il s'agit là de la plus grande bataille de l'Antiquité, les Cimbres, teutons et Ambrons représentant une migration de peuplement avec femmes et enfants ; ils étaient plus de 300 000 selon les estimations des auteurs latins.

Après un premier travail de divulgation, de mise au jour, de constat, l'auteur remet cet immense décor naturel en place.

- La bataille de Roquefavour était dite « de Pourrières » ; c'est là, 30 km vers l'est, que l'avant-garde cimbrique fut décimée par les légionnaires qui avaient remonté toute la colonne ennemie depuis Roquefavour où Marius avait installé ses troupes.

Les bouddhas provençaux

- Des guerriers assis en lotus ? Des bouddhas provençaux ? Maître Deshimaru qui introduisit le bouddhisme zen en Europe dira, sur son lit de mort, que ces statues révélaient une antériorité sur le message du bouddha asiatique et qu'il avait enfin compris le sens de sa mission.

- Marie-Madeleine, dont la notoriété s'est récemment trouvée renforcée par le succès planétaire du Da Vinci Code, aurait débarqué en Provence. Ceci est une éventualité, une

légende, mais qui introduit le christianisme en Europe. Ce qui est certain, c'est qu'elle n'a jamais mis les pieds aux Saintes-Maries de la Mer, qui se seraient trouvés bien mouillés car le petit village gardien n'existait pas au 1^{er} siècle. A cet emplacement, c'était encore la mer et il fallait faire encore 10 kms en bateau pour accoster. Elle n'a pas plus mis les pieds à Saint-Maximin, et même pas « devant », dit l'auteur, car sa dépouille présumée n'est pas la sienne selon l'étude anthropologique qui fut menée en 1977.

Saint-Maximin lui-même, l'homme, pas la ville, n'a jamais existé non plus.

Les chroniqueurs médiévaux ne mentionnent d'ailleurs Marie-Madeleine que lors de son débarquement « à Marseille » et sa retraite « dans une grotte près d'Aix » ; il n'y est aucunement question de Saint-Maximin, de la Sainte-Baume et encore moins des Saintes Maries de la Mer.

- La seule « grotte de la Madeleine » en pays d'Aix se trouve à... Roquefavour.

Voici donc l'état des lieux, des faits, et les pièces à conviction. Il ne restait plus à l'auteur qu'à commencer la deuxième partie de sa passionnante enquête. C'est-à-dire trouver un mobile ou, disons plutôt, un lien entre ces diverses constatations.

Tout naturellement, il en conclut que ce lien, c'est le lieu. Le « cercle magique » est le témoin, c'est-à-dire le bâton qui sert de relais, de passage entre les cycles, entre les religions, entre les civilisations.

Ce lieu sera alors dénommé « Centre du monde » comme attribut de la Tradition Primordiale, comme l'un des nombreux « Mediolanum » qui parsèment le sol européen. Markale, le barde celtique, n'a-t-il pas établi la lignée hyperboréenne de ces Cimbres qui sont venus finir leur cycle à Roquefavour ? Chacune de ces « pièces à conviction » est

minutieusement analysée sur le plan symbolique. Il en ressort une convergence de « coïncidences » dont la multiplication en fait alors un « faisceau de preuves ».

P.E. Blairon fait bien ressortir le passage du cycle païen au cycle chrétien, nous emmenant des « têtes coupées » de Roquepertuse au Chevalier à la Rose de l'Eglise Saint Jean de Malte d'Aix-en-Provence.

Ogier le Danois ou « Le Grand Monarque »

Ce livre raconte l'histoire passée, présente et à venir de notre monde européen. A venir ? La conception cyclique du temps fait que ce qui a été sera, à peine modifié. Les centaines d'exégètes qui tentent vainement d'interpréter les quatrains du plus célèbre des « prophètes », Nostradamus, n'ont pas assez réfléchi à cet axiome.

Nostradamus qui, en voisin, s'est longuement et à maintes reprises penché sur les événements qui se sont déroulés à l'intérieur du « Cercle magique » et sur sa configuration, voit en surgir « le Grand Monarque », Ogier le Danois, c'est-à-dire, symboliquement, l'Ere du Verseau.

La préface de Paul-Georges Sansonetti met habilement l'accent sur le lieu en tant que manifestation symbolique de la Tradition primordiale. Certes, d'autres sites de par le monde peuvent prétendre à ce statut. Et il nous en donne des exemples prouvant ainsi que l'universalité ne jaillit toujours que du tangible, le tout ne se fait que de ses parties, la Terre que de sa diversité, les peuples que du sol qui les porte.

Isabelle Lascaud.

Le Trésor de la Dame au Cygne blanc, sous-titrée : Marie-Madeleine, la Déesse des origines. Pierre-Emile Blairon, préface de Paul-Georges Sansonetti, 300 pages, éditions Exèdre.

Dans ce premier numéro d'Hyperborée, un extrait de l'ouvrage sous le titre « La fin tragique des Hyperboréens ».



L'aqueduc de Roquefavour au pied duquel se déroula la plus grande bataille de l'Antiquité.
« Sous le Pont des Dieux eut lieu la Bataille des Dieux » (Nigel Pennick, Magie du Nord)

Pierre-Emile Blairon

préface de Paul-Georges Sansonetti

Le Trésor de la Dame au Cygne blanc

Marie-Madeleine, la déesse des origines

Ce que le Da Vinci Code ne pouvait pas dire...

***La fin tragique des Hyperboréens
Les Templiers et le rituel secret de l'Eplne
Les Salyens, le peuple sacerdotal
Les bouddhas de Roquepertuse
Nostradamus et le tombeau du Grand Monarque....***

Éditions Exétre